

## ***Da Vinci Code : un plagiat ?***

<http://www.lesalonbeige.blogs.com/>

Michael Baigent et Richard Leigh [ont lancé une action en justice](#) contre Dan Brown et sa maison d'édition Random House, prétendant que le livre *Da Vinci Code* s'inspire largement du leur, [The Holy Blood an the Holy Grail](#), un essai paru en 1983. En somme, le best-seller ne serait qu'un plagiat. Nous le savions déjà... sauf que le [roman](#) de Dan Brown n'est pas le plagiat de celui de 2 obscurs auteurs qui espèrent, *via* la justice, récupérer quelques dividendes !

Le roman de Dan Brown est en effet un [plagiat](#), voire un 'copier/coller', de **nombre d'hérésies plus ou moins gnostiques qui ont eu cours à travers l'Histoire**. Le [gnosticisme](#) fut le plus grand défi auquel fut confrontée la foi chrétienne dans ses débuts (2<sup>e</sup> & 3<sup>e</sup> siècles). En général, le gnosticisme est dualiste, concentré sur un savoir (ou gnose) spirituel **secret**, hostile ou indifférent au temps et à l'histoire et méfiant, voire [haineux](#), à l'encontre du règne physique et du corps humain. Le gnosticisme cherche à échapper aux limites du temps et de l'espace, à transcender le règne physique et historique et tente d'obtenir le salut par des **moyens occultes et individualistes**. On pourra lire l'étude détaillée sur ce sujet [sur le site de l'Opus Dei](#).

[Michel Janva](#)



## Au sujet du "Code Da Vinci"

**Une déclaration du service de communication de la Prélature de l'Opus Dei en France à propos du livre de Dan Brown, Da Vinci code.**

08 Avril 2005

Les Éditions Jean-Claude Lattès ont publié en avril 2004 un ouvrage du romancier américain Dan Brown, Da Vinci code.

Ce roman présente les ambiguïtés de certaines œuvres de fiction, habilement ficelées, qui prétendent raconter une histoire à partir de données scientifiques présentées comme inédites. En l'occurrence, il saute aux yeux que l'ouvrage déforme la réalité historique sur le Christ et la foi catholique.

Toute l'intrigue de ce thriller repose en effet sur le présupposé que Jésus aurait été marié à Marie-Madeleine. L'empereur Constantin aurait inventé la doctrine sur la divinité du Christ et sur sa résurrection en faisant rédiger les Évangiles au IV<sup>e</sup> siècle, ce qui ne résiste évidemment pas à l'examen, pour peu, par exemple que l'on consulte les épîtres de saint Paul (de la fin du I<sup>er</sup> siècle), ou des écrits du II<sup>e</sup> siècle.

Le roman reprend aussi l'idée gnostique selon laquelle les femmes ont été très tôt dévalorisées dans l'Église, au mépris de la réalité historique, et notamment du rôle éminent accordé de tout temps par les chrétiens à Marie, « Mère de Dieu ».



Pour pimenter son intrigue, Da Vinci code présente un Opus Dei mythique, qui ne ressemble en rien à cette institution de l'Église catholique, allant jusqu'à évoquer des comportements criminels ou pathologiques.

La description qui est faite de la vie des membres de l'Opus Dei est irréaliste et absurde. Parler de « robe de bure » et de « congrégation » pour cette institution composée de laïcs prouve une méconnaissance totale de sa nature et de son esprit. Le tout contraste avec la prétention de l'auteur à se référer à des événements historiques précis.

S'il est bien entendu que Da Vinci code n'est qu'une œuvre de fiction, avec tout ce que cela suppose, il n'en reste pas moins qu'il peut induire en erreur des lecteurs non prévenus. Le présenter comme un quelconque thriller équivaudrait à les tromper, en occultant l'essentiel, c'est-à-dire qu'il offense la foi de millions de chrétiens.

Décrypter le code anti-catholique de Da Vinci Code (1ere partie)

par **Carl E. Olson et Sandra Miesel**

**Planet Envoy, 2004**

17 Février 2006

## **Introduction**

Dans ce document, nous analyserons le succès du Da Vinci Code, les intentions flagrantes de son auteur, Dan Brown, les principaux défauts de ce roman et le contexte gnostique, les croyances néo-gnostiques sur lesquelles ce livre trouve ses fondements. Cette critique se concentrera sur les sujets suivants : Marie-Madeleine, Constantin et le Concile de Nicée, La christologie de Brown, la quête du Graal, le prieuré de Sion, la sorcellerie et le Moyen Âge, Léonard de Vinci et son œuvre.

## **Le phénomène du Da Vinci Code**

En avril 2003, Doubleday publia Da Vinci Code, quatrième roman de Dan Brown, mélange de roman à énigme policière, de thriller, de conte qui repose sur un complot, d'exposé sur la religion et le révisionnisme historique. Ce roman a rencontré un succès immédiat. Les critiques élogieuses de journaux et de magazines à grand tirage, le succès éclatant du roman précédent du même auteur intitulé *Anges et Démons*, ont permis au Da Vinci Code de se classer en tête de liste des meilleures ventes dans le *New York Times*. Sorti à la mi-octobre 2003, cela fait plus de vingt-huit semaines que Da Vinci Code figure aux trois premières places de cette liste. Il y a aujourd'hui approximativement trois millions d'exemplaires de ce livre à l'imprimerie et qui vont être traduits en trente langues.

Da Vinci Code a été qualifié par le *New York Times* de « thriller aux énigmes multiples, extraordinairement intelligent où les codes sont décryptés. Il a recueilli les éloges enthousiastes, exubérants de nombreux critiques. Le *Library Journal* s'enthousiasme : « la lecture de ce chef d'œuvre devrait être obligatoire. ». Le *Chicago Tribune* s'émerveille du fait que « ce livre expose des spéculations d'un très haut niveau d'érudition, faisant étalage d'une grande maîtrise des connaissances historiques. » *Salon Magazine* décrit ce roman comme « un mélange merveilleux de thriller paranoïaque, de cours d'histoire de l'art, de course-poursuite, de cours magistral sur les symboles religieux et de topo anticlérical. » De nombreux critiques firent remarquer l'apparente intelligence de ce roman, la profondeur des recherches sur lesquelles il s'appuie (« la recherche est parfaite » dit le *New York Daily News*), ce qui a sûrement fait plaisir à son auteur qui, lors d'interviews ou sur son site Internet, insiste sur le fait que ce thriller repose sur des faits précis et les fruits de recherches approfondies. De plus, la première page de ce roman a pour titre : « Les Faits ». On y lit : « toutes les descriptions d'œuvres d'art, d'ordre architectural, les documents et les rituels secrets présents dans ce roman correspondent à la réalité. »

Les lecteurs qui ont accueilli ce livre avec beaucoup d'enthousiasme insistent sur les détails historiques artistiques religieux et théologiques qui font provoqué leur fascination pour ce best-seller. Un lecteur s'exprime à ce sujet sur le site d'Amazone.com : « Le Da Vinci Code est un des

meilleurs livres que j'ai jamais lus. Il permet de voir le monde sous un nouvel angle. » Un autre ajoute : « Les révélations contenues dans ce livre vont vous ébahir. ». Un autre explique : « Le Da Vinci Code doit être l'un des livres les plus remarquables que j'ai jamais lus. C'est un roman merveilleux, très efficace, un mélange d'histoire, de mystère, d'action, d'énigmes et de suspense. Son rythme est si soutenu que l'on ne peut s'en séparer lorsqu'on l'a commencé. L'histoire est presque trop brillante pour être vraie. Le génie véritable et le travail de Dan Brown sont à couper le souffle. L'idée qui sous-tend l'histoire pourrait paraître sujette à controverses mais lorsqu'on y réfléchit, elle devient alors réaliste et tombe sous le sens. »

Un autre lecteur fait part d'une réaction plus tempérée :

« Les événements historiques et les personnages qui sont décrits dans ce roman sont réels mais personne ne connaît la vérité. Nous ne la découvrirons d'ailleurs probablement jamais. Je pense que certaines choses sont et resteront des mystères. Compte tenu des nombreuses religions présentes dans le monde et des croyances de chacun en ce qui est divin, la Vérité, pour exister devrait éliminer les croyances, les espoirs et la vie de beaucoup de populations dans notre planète. Peut-être y a-t-il plusieurs vérités dans le schéma divin. Ne prenez pas ce livre trop au sérieux. »

En dépit du scepticisme de certains lecteurs, Le Da Vinci Code a connu un tel succès, en un si bref espace de temps que, quelques semaines après sa publication, Columbia Pictures a acheté les droits d'adaptation cinématographique du roman (ainsi que ceux d'Ange et Démons). Le célèbre réalisateur Ron Howard et Columbia seraient en train de travailler à cette adaptation pour 2005.

### **Les intentions de Dan Brown, les objectifs du Da Vinci Code**

Dans sa critique très élogieuse, publiée dans le New York Times, Janet Maslin écrit : « Comme dans Ange et Démons, l'auteur arrive au point de collision entre les preuves empiriques et la foi religieuse. Il fait alors une enquête fouillée sur cet univers d'une façon qui n'est aucunement sacrilège, bien qu'il remette fortement en question la politique du Vatican. Apparemment, Maslin ne sait pas ce que le mot « sacrilège » signifie. Le Da Vinci Code est manifestement sacrilège, en d'autres termes, il profane des croyances sacrées. Jésus y est présenté comme l'époux de Marie-Madeleine et le père de ses enfants, Marie-Madeleine (et non Pierre) est le chef des apôtres, l'Église Catholique a étouffé ces faits par la force et la terreur, Jésus, pour finir, n'était pas réellement divin mais un simple saint homme vertueux, déifié par l'empereur Constantin en 325 de notre ère. De plus, le roman baigne dans une obsession permanente d'idées féministes extrémistes, la notion d'un « féminin sacré », le culte d'anciennes déesses, le tout servi dans un roman sentimental sirupeux au rythme haletant.

Le principal thème du roman de Brown est le besoin urgent de retrouver le « féminin sacré », ainsi que le culte renouvelé d'une déesse ou de déesses. Brown, lorsqu'on lui fait remarquer que son roman insiste beaucoup sur le retour du pouvoir des femmes, déclare : « il y a deux mille ans, le monde était peuplé de dieux et de déesses. Aujourd'hui, seuls les dieux persistent. Les femmes, dans beaucoup de cultures, ont été démunies de leur pouvoir spirituel. Ce roman tente d'expliquer comment et pourquoi ce changement a eu lieu et quelles sont les leçons que nous pourrions en tirer pour le futur. »

Dans une interview donnée sur CNN, le 17 juillet 2003, Brown insista sur cet aspect à plusieurs reprises : « À cette époque, les gens vivaient dans un monde de dieux et de déesses. À Mars

correspondait Athéna, au dieu de la guerre la déesse de la beauté ; dans la tradition égyptienne, Osiris et Isis... Aujourd'hui, nous vivons dans un monde où il n'y a que des dieux. L'équivalent féminin a été supprimé. » Il continue : « Il est intéressant de remarquer que le mot « dieu » fait référence au pouvoir et à la crainte alors que le mot « déesse » renvoie davantage à l'imaginaire. » Afin d'expliquer ce qui, selon lui, pourrait offenser les chrétiens traditionnels qui pourraient se sentir offensés, il déclare : « Il y a des gens dans l'Église pour qui ce livre est un peu choquant mais la réaction de la grande majorité du clergé et des érudits chrétiens a été positive. » Il continue : « notamment parmi les religieuses qui ont particulièrement apprécié le message féministe contenu dans ce livre. »

Il faut remarquer que lorsque Brown, dans des interviews au sujet de son roman, fait référence à l'Église ou à la chrétienté, il pense à l'Église Catholique. Le Da Vinci Code ne tient pas tellement compte du fait qu'il y a des chrétiens non catholiques comme les orthodoxes et les protestants. On n'y trouve qu'une légère allusion à l'Église d'Angleterre (cf. p.346). Toutes les autres références sont en rapport avec l'Église Catholique, souvent assimilée au « Vatican », terme pour lequel Brown semble avoir une affinité toute particulière. Cependant, il n'est pas catholique et ne semble pas l'avoir été un jour. Lorsqu'on lui demande sur son site Internet s'il est chrétien, il répond sûr de lui et indifférent, très post-moderne : « Je suis chrétien, mais pas dans le sens traditionnel du terme. Si vous demandez à trois personnes différentes ce qu'être chrétien signifie, vous obtiendrez trois réponses différentes. Certains pensent que le fait d'être baptisé suffit, d'autres pensent qu'il faut accepter la Bible comme une source historique immuable. D'autres encore croient au fait que tous ceux qui ne considèrent pas le Christ comme leur sauveur personnel seront condamnés à aller en enfer. La foi est en évolution permanente et chacun d'entre nous trouve sa place où il le peut. C'est en essayant de classer de façon trop rigide des concepts éthérés comme la foi que l'on finit par débattre de sémantique, en passant complètement à côté de l'essentiel. En effet, nous essayons tous de déchiffrer les grands mystères de la vie et chacun d'entre nous essaye de parcourir son propre parcours vers la Lumière. Je m'intéresse à beaucoup de religions. Plus j'apprends et plus je me pose de questions. Pour moi, ma quête spirituelle sera celle d'une longue vie de travail permanent. »

Cette idée est exprimée par le principal personnage du Da Vinci Code Robert Langdon, « symbologiste » à Harvard : « toute croyance est fabriquée. C'est la définition de la foi, l'acceptation de ce que l'on pense être vrai et qui ne peut être prouvé. Toutes les religions décrivent Dieu par le biais de métaphores, d'allégories, d'extrapolations, et ce depuis l'ère égyptienne jusqu'au catéchisme actuel. Les métaphores permettent à l'esprit de concrétiser ce qui est abstrait. Cela devient problématique lorsque l'on commence à croire à ce que sont nos propres métaphores. Ceux qui comprennent véritablement leur foi comprennent que les récits sont métaphoriques ». (p. 341-2)

Ironiquement, le Da Vinci Code repose sur le fait que Langdon, à la fin du roman fait l'expérience d'une foi profonde apparemment non métaphorique, une expérience qui repose sur le féminin sacré et Marie-Madeleine. Il est aussi intéressant de constater la façon avec laquelle Brown remet continuellement en question tout type d'autorité, et particulièrement celle de l'Église Catholique, mais il garde une grande confiance dans la justesse de sa recherche personnelle (qui concerne un grand nombre de domaines), même sur des sujets où un lecteur averti ne peut manquer de constater son ignorance. Ceci est bien ironique lorsque l'on considère le soi-disant relativisme de Brown et son attitude toujours dubitative face à l'histoire. En bon sceptique, il se demande ouvertement si l'on pourra un jour connaître la vérité au sujet du passé.

« Aussi loin qu'il nous en souviendra, ce sont les vainqueurs, ceux qui réussissent, qui écrivent

l'histoire (ces sociétés et ces systèmes de croyances qui, du fait de leur victoire sur d'autres ont survécu). Même si les récits sont toujours subjectifs, nous estimons encore l'exactitude historique d'un concept donné en estimant combien il correspond aux registres historiques préexistants. Beaucoup d'historiens croient aujourd'hui (moi y compris) que lorsque l'on évalue l'exactitude d'un concept historique, il faudrait avant tout se poser la question suivante : dans quelle mesure l'histoire en elle-même est-elle exacte historiquement parlant ? » (sur le site personnel de Dan Brown).

Brown espère sans aucun doute que *Da Vinci Code* sera plus qu'un simple best-seller. Il semble qu'il aimerait que grâce à lui, nous changions notre façon de voir l'histoire, la religion et la civilisation occidentale. Lorsqu'on lui demande si le roman est source de controverses, Brown affirme à nouveau son désir de faire l'apologie du « féminin sacré » et de remettre en question la vision communément adoptée de la culture occidentale et de la chrétienté :

« Comme je l'ai déjà dit, cela fait des siècles que l'on susurre le secret que je révèle dans ce livre. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Cela dit, c'est peut-être la première fois que l'on révèle ce secret sous la forme d'un thriller à succès mais l'information contenue n'a rien de nouveau. J'espère sincèrement que le *Da Vinci Code*, en plus de distraire le public, représentera pour lui une main tendue qui l'incitera à faire ses propres découvertes. » (sur le site personnel de Dan Brown).

Comme on l'a déjà fait remarquer, les lecteurs ont été réceptifs au message de l'auteur et beaucoup d'entre eux s'émerveillent face à l'intention subversive de Brown dans son thriller. L'un d'entre eux, subjugué, s'exprime ainsi : « grâce à une recherche impeccable, Monsieur Brown nous fait découvrir des aspects et des interprétations de l'histoire occidentale et de la chrétienté dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'ici, auxquels je n'avais pas même pensé. À plusieurs reprises, je me suis vu après avoir lu ce roman aller sur Internet pour faire des recherches sur les recherches de Brown lui-même afin de découvrir un nouveau monde de possibilités historiques qui s'ouvraient sous mes yeux. » (amazon.com, critiques)

Comme nous le verrons, les possibilités qui s'ouvrent au lecteur sont à la fois douteuses et dangereuses. Elles prennent leurs racines dans des idées qui ne sont pas seulement contraires à la doctrine catholique, mais aussi contraires à l'exactitude historique, au savoir et au sens commun.

### **Qu'est-ce qui ne va pas avec le Code ?**

L'immense succès du roman *Da Vinci Code* et la virulence du propos à l'encontre de l'Église Catholique ont suscité une importante controverse sur les « faits » qui y sont mentionnés. Ce roman a de l'influence non seulement sur les lecteurs non catholiques mais il fait surgir des questions délicates dans l'esprit de nombreux catholiques. Certains se voient interrogés sur l'interprétation que Brown fait de l'histoire de l'Église et de la théologie. Un lecteur catholique a écrit à Envoy, :

« Je suis propriétaire d'une librairie catholique. Tous les jours nous sommes assaillis par des gens qui prennent part aux inepties relatées dans ce livre. Vous ne pouvez imaginer le nombre de gens qui ont eu ce livre entre les mains.... Nous avons même eu affaire à une vieille dame qui parlait de l'*Opus Dei* hurlant que le contenu du livre est vrai sinon ça n'aurait pas été imprimé. ».

Un autre lecteur, ancien luthérien converti, admet sans détours que Da Vinci Code a fait surgir le doute dans son esprit :

« Honnêtement la lecture de ce livre a ébranlé ma foi. Je sais bien que ce n'est que de la fiction, mais une grande partie de ce qui est écrit donne l'impression d'être basé sur des faits historiques, hormis les personnages. Et comme je ne suis pas un érudit en matière de chrétienté, je ne sais même pas où commencer pour réfuter ces idées. Comme l'Église Catholique détient toutes les preuves qui réfuteraient les bêtises contenues dans Da Vinci Code, je me demande si vous ne pouvez pas m'orienter vers une œuvre non chrétienne qui puisse m'aider à mieux suivre le fil complet des événements historiques. Si la chrétienté n'est qu'un vaste accommodement, elle se trouve reléguée au rang de mode de vie, ce n'est plus une religion, ce que je refuse de croire. »

Ces derniers mois nous avons entendu de nombreuses histoires du même genre et nous nous attendons à en entendre bien d'autres, c'est la raison pour laquelle nous avons écrit cette critique. Tout comme les livres intitulés *Left Behind* (cherchez ce qu'il y a derrière) ont été utilisés pour promouvoir une lecture fondamentaliste des Écritures et de la fin des temps, Da Vinci Code s'est révélé être un outil très efficace pour attaquer la doctrine catholique et ébranler la foi dans la divinité de Jésus, l'authenticité des Écritures et l'autorité de l'Église.

« J'ai interrogé plusieurs personnes dans mon auditoire sur les raisons de leur présence et sur leur opinion sur le livre et les débats organisés le soir. Une femme nous parla de son fils adolescent qui rechignait à recevoir le sacrement de Confirmation et qui pourtant après avoir lu le livre découvrit un Jésus plus crédible, compréhensible, et même plus humain. C'est ce qui lui fit poursuivre sa voie. Quelqu'un d'autre expliqua que ce genre de document accentue le mystère et que ce faisant, il aide à renforcer sa foi. Pour un autre, ceci remettait en question la crédibilité de l'enseignement de l'Église mais il avait pourtant l'impression que la foi avait besoin d'être discutée pour durer. D'autres exprimèrent l'idée que ce livre renforce le sentiment de désenchantement vis-à-vis de l'Église. »

Ce groupe et d'autres comme lui font bien évidemment valoir des opinions et des « sentiments » plutôt que l'étude objective et approfondie. Une telle ambivalence concernant le contenu du roman est bien résumée dans la remarque de Rotert : « Heureusement les participants aux débats du soir n'attendaient pas qu'on réponde « oui » ou « non » à toutes leurs questions. » On pourrait faire la même remarque à propos de la catéchèse dans de nombreuses paroisses aujourd'hui, soulignant une fois de plus la nécessité d'une approche plus rigoureuse vis-à-vis d'œuvres populaires comme Da Vinci Code, plus particulièrement lorsque de nombreuses personnes alimentent leur vision de l'histoire et des croyances de l'Église à partir de ces sources.

La fiction, et plus particulièrement la fiction populaire, comme Da Vinci Code est devenue un des principaux moyens d'éduquer les masses à propos de toutes sortes de sujets, mais plus spécialement des sujets à controverse qui peuvent facilement donner lieu au sensationnel. La croyance selon laquelle Jésus était l'époux de Marie-Madeleine, a eu des enfants, et n'était pas du tout divin existe depuis plusieurs décennies dans la culture populaire américaine. Pourtant nombreux sont les lecteurs de Brown, sinon la plupart, qui semblent ne pas en avoir conscience, même si le roman fournit le titre de plusieurs livres écrits au cours des vingt ou trente dernières années qui avancent ce genre de croyances.

En résumé voici les principaux problèmes concernant Da Vinci Code :

1. Il s'en prend à l'Église catholique et à ce qu'elle croit sur Jésus-Christ, à la Bible, et à l'autorité de L'Église.

2. Il prétend être parfaitement précis et basé sur des faits, ce qu'il n'est pas.

3. Il ré-écrit et donne une interprétation erronée de l'histoire séculaire de l'Église.

4. Il met en exergue des idées néo-gnostiques, féministes radicales.

5. Il propage une attitude indifférente et relativiste envers la vérité et la religion.

Afin de critiquer ce roman de manière approfondie, nous devons aller au cœur de la vision du monde de Brown et de ses croyances vis-à-vis du christianisme. Nous y trouverons une obsession pour les gnostiques, pour la notion féministe du « féminin sacré », notion qui n'est pas aussi profemme qu'il y paraît mais plutôt anti-humaine et anti-chrétienne. Nous découvrirons aussi que l'interprétation que fait Brown de l'histoire de l'Église primitive est fondée sur des sources et des livres qui vont à l'encontre de l'Église catholique et qui sont remplis de remarques contestables, voire fausses, vis-à-vis de l'Église, des Écritures et des écrits gnostiques

### **Le féminin sacré et Marie-Madeleine**

La plus grande partie du Da Vinci Code se passe sur une période d'à peu près un jour, débutant avec le meurtre du conservateur du Louvre. Robert Langdon, symbologiste à Harvard (terme inventé par Brown pour désigner un expert en symboles ésotériques et religieux), aide la police à déchiffrer un message secret laissé sur le cadavre. Sophie Neveu, une jeune cryptologue séduisante se joint à lui dans ses recherches. Rapidement, le couple devient suspect et tente d'échapper aux autorités. Alors qu'ils essayent de se protéger et de résoudre l'énigme de ce meurtre, ils s'allient à un riche historien fanatique du Saint Graal, Leigh Teabing, connaissance de Langdon.

Poursuivis par les autorités et par un « moine » qui est censé être membre de l'Opus Dei, ce petit groupe d'iconoclastes et de passionnés du Graal voyage de Paris à Londres. Dans le récit, l'on découvre une série de discours donnés par Langdon ou Teabing sur l'identité du Graal, l'importance de Léonard de Vinci et de sa Cène, sur la vérité au sujet de Jésus et l'Église Catholique. Après quelques détours et retournements obligatoires, le roman se termine sur une conclusion bien plate et bien peu enrichissante, lorsque Langdon ressent une sorte de manifestation divine sur le lieu supposé où repose Marie-Madeleine : « dans un élan de révérence, Robert Langdon tomba à genoux. Il crut, pendant un moment, entendre la voix d'une femme... la sagesse des temps... chuchotant à travers les gouffres terrestres. » (p. 454)

Marie-Madeleine est le personnage principal du Da Vinci Code (la Marie-Madeleine de la mythologie féministe néo-gnostique). Selon le roman, la « Magdalénienne » fut l'apôtre avec un grand A de Jésus ; le saint Graal, c'est elle. Comme Sandra Miesel le fait remarquer dans le magazine Crisis, « le livre de Brown est plus que l'histoire de la quête du Graal, il réinterprète complètement la légende du Graal. Ce faisant, Brown renverse l'idée selon laquelle le corps féminin est sur le plan symbolique un « récipient » et crée un récipient à la forme symbolique d'un corps fé-

minin. Celui-ci porte un nom bien connu de tous les chrétiens puisque Brown prétend que le Saint Graal n'était que Marie-Madeleine elle-même. Elle fut le vaisseau qui contient le sang de Jésus-Christ dans ses entrailles lorsqu'elle portait ses enfants. » (« le démantèlement du Da Vinci Code », Crisis, septembre 2003).

Au milieu du roman, Langdon et Teabing font part à Sophie de ce principe. Après lui avoir expliqué que le calice du Saint Graal n'est pas une coupe mais un symbole « des entrailles féminines d'une femme » qui « communique la fertilité et la féminité », Langdon dit :

« Le Graal est littéralement l'ancien symbole de la féminité et le Saint Graal représente le féminin sacré et la déesse, qui bien sûr a disparu de nos jours, car l'Église l'a éliminée. Autrefois, le pouvoir des femmes et leur capacité à donner la vie était quelque chose de sacré, mais cela constituait une menace pour la montée de l'Église majoritairement masculine. Par conséquent, le féminin sacré fut diabolisé et considéré comme sale. Ce n'est pas Dieu mais l'homme qui créa le concept de « péché originel », selon lequel Ève goûta la pomme et fut à l'origine de la chute de la race humaine. La femme qui fut sacrée, celle qui donnait la vie fut transformée en ennemi » (p.238).

Il continue en disant que « l'Église, presque dès le début, avait assujéti les femmes, banni les déesses, brûlé les non-croyants et interdit la vénération du féminin sacré par les païens. » (p.239). Puis, quelques pages plus loin, Teabing dit que « le mariage de Jésus et Marie-Madeleine fait partie du registre historique. » (p.245). Sur ce point, Teabing cite ses sources, Elaine Pagels et son livre à controverses, *The Gnostic Gospels* (1979). Puis il cite l'Évangile de Philippe, qui décrit le Christ embrassant Marie-Madeleine « sur la bouche », ce qui offensa et contraria les disciples.

Un peu plus tard, Teabing en arrive à ce qui est, clairement, le principal argument de Brown : « Jésus fut le premier féministe. Il voulait être entre les mains de Marie-Madeleine, et ce, pour l'avenir de l'Église » (p. 248). Teabing proclame que cela, ainsi que le soi-disant mariage de Jésus avec Marie-Madeleine sont la plus grande dissimulation de l'histoire humaine » (p. 249). Il résume l'ensemble : « La quête du Saint Graal est littéralement la quête pour se mettre à genoux devant les restes de Marie-Madeleine. C'est un voyage dont le but est de prier aux pieds de l'exclue, le féminin sacré perdu » (p. 257). Ceux qui ont lu le roman reconnaîtront ici la façon dont il se termine.

Pour Brown, ces informations n'ont rien d'original, comme il l'admet sur son site. La description que Brown fait de Marie-Madeleine, la considérant comme l'incarnation du « féminin sacré » est un thème récurrent des ouvrages féministes néo-gnostiques. Leurs auteurs essaient de réécrire l'histoire des débuts de l'Église en se reposant sur des écrits gnostiques comme l'Évangile de St Thomas, l'Évangile de St Philippe, l'Évangile de Marie et une poignée d'autres. Il y a d'autres récits ésotériques, en plus de l'œuvre de Pagel (*Holy Blood, Holy Grail*), qui font part des mêmes affirmations. Il y a des sites qui ont pour but de répandre ces idées au sujet de Marie-Madeleine. Tout cela fait partie d'un intérêt grandissant pour le gnosticisme et pour des formes alternatives de la chrétienté qui apparaissent de façon flagrante dans les médias, à travers des romans, la télévision et le cinéma. Un exemple récent (1999) fut le navet intitulé *Stigmata*, qui décrivait l'Église Catholique se débattant pour cacher à tout prix les « vérités » subversives contenues dans l'Évangile de Saint Thomas. Le film *Matrix* est un mélange d'idées néo-gnostiques, de thèmes tirés du bouddhisme et d'autres religions orientales.

## **Le renouveau du gnosticisme.**

Les affirmations faites dans le Da Vinci Code ne peuvent être comprises sans une certaine connaissance des références sur lesquelles s'appuie Brown : une approche néo-gnostique de Jésus, de l'Église primitive et de la chrétienté.

Le gnosticisme fut le plus grand défi auquel fut confrontée la foi chrétienne dans ses débuts, au second et au troisième siècles. Cependant, malgré son influence, c'est un mouvement difficile à définir précisément, à cause de son caractère ésotérique, décentralisé et éclectique. En général, le gnosticisme est dualiste, concentré sur un savoir (ou gnose) spirituel secret, hostile ou indifférent au temps et à l'histoire et méfiant, voire haineux, à l'encontre du règne physique et du corps humain. Le gnosticisme cherche à échapper aux limites du temps et de l'espace, à transcender le règne physique et historique et tente d'obtenir le salut par des moyens occultes et individualistes.

Dans son étude fondatrice, *The Gnostic Religion : The Message of The Alien God and the beginnings of Christianity*, Hans-Jonas explique que le « dualisme radical » du gnosticisme existe à plusieurs niveaux : « Dieu et le monde, esprit et matière, âme et corps, lumière et ténèbres, bien et mal, lumière et mort ». Les anciens gnostiques pensaient que non seulement le vrai Dieu est au-delà du monde et du règne matériel, mais il n'a rien à voir avec la création de la matière. « Le monde est le produit de pouvoirs inférieurs qui, bien qu'ils puissent – par médiation – être descendus de Lui, ont une vraie connaissance de Dieu et en empêchent la connaissance dans le cosmos sur lequel ils règnent ». Plus simplement, le règne matériel est mauvais et l'homme doit lui échapper. Cela ne peut s'accomplir que par la gnose ou connaissance secrète du vrai Dieu.

Cette gnose est enracinée dans la croyance que l'humanité n'est pas faite pour ce monde, mauvais et matériel. Dr. Bart D. Ehrman, auteur de *Lost Christianities : the Battle for Scriptures and the Faith We Never Knew* (Oxford, 2003), écrit que selon cette perspective « nous sommes emprisonnés ici, pris au piège. Et lorsque nous saurons qui nous sommes et comment nous échapper, nous pourrions alors retourner à notre demeure céleste ». Il remarque combien ce concept rencontre un écho favorable auprès de lecteurs contemporains « dont beaucoup se sentent étrangers à ce monde, pour qui ce monde n'a aucun sens, des lecteurs qui comprennent de façon très profonde et signifiante qu'ils n'appartiennent vraiment pas à cet univers » (p. 114). Il est aussi certain que le gnosticisme, individualiste, relativiste et syncrétique, plaît aux hommes et aux femmes modernes qui se méfient de l'Église, qui croient l'Église anti-féministe et qui ont en général une vision négative de toute structure d'autorité.

Elaine Pagels explique que certains des premiers gnostiques estimaient que « l'humanité avait créé Dieu et que, donc, de son propre potentiel interne, elle avait découvert par elle-même la révélation de la vérité » (*The Gnostic Gospels*, p. 122). Plutôt que d'être extérieur et séparé de l'humanité, Dieu est une création de l'humanité. Le salut ne consiste pas à vaincre le péché grâce à l'assistance divine, il consiste à vaincre l'ignorance par la connaissance de soi (p. 123-4). L'ignorance cause la destruction alors que la connaissance de soi offre la libération et la délivrance de la souffrance. Cela signifie que Jésus ne fut pas l'Homme-Dieu venu sauver l'humanité du péché, comme les chrétiens orthodoxes le croient, mais « un professeur, un révélateur et un maître spirituel » qui n'est qu'humain. Dans l'enseignement gnostique, Jésus n'est pas plus grand que l'élève, mais il aidera l'élève à le transcender en savoir et en « conscience de Christ ».

Un autre concept clé adopté par plusieurs groupes gnostiques, est celui d'un dieu androgyne, d'une divinité qui offrirait un équilibre parfait entre les principes masculin et féminin. Pagel écrit que « certains groupes gnostiques voulaient absolument que le divin soit considéré comme masculo-féminin, le grand pouvoir mâle/femelle. D'autres prétendaient que les termes ne devaient s'entendre que comme des métaphores puisqu'en réalité le divin n'est ni mâle ni femelle. Un troisième groupe soutenait que l'on pourrait décrire la Source première soit en termes masculins soit féminins, selon l'aspect que l'on voulait privilégier ». Elle ajoute : « Les tenants de ces diverses théories acceptaient que le divin devait se comprendre en termes d'une relation harmonieuse et dynamique entre des contraires, un concept qui pourrait ressembler au ying et au yang des Extrêmes Orientaux, mais qui reste étranger au Judaïsme et au christianisme orthodoxes » (The Gnostic Gospels, p.51).

La divinité gnostique est à la fois dieu et déesse et les gnostiques méprisaient les chrétiens qui avaient « supprimé » la nature féminine de la divinité. Dans *Da Vinci Code*, Langdon chapitre Sophie à ce sujet, lui disant que le « Prieuré de Sion croit que Constantin et ses successeurs mâles réussirent à convertir le monde d'un paganisme matriarcal à un christianisme patriarcal, en lançant une campagne de propagande qui tendait à diaboliser le féminin sacré, oblitérant la déesse à jamais de la religion moderne » (p. 124). Cette suppression, d'après Brown, eut pour conséquence une humanité tordue et déséquilibrée, trop masculine et manquant d'un principe féminin rééquilibrant :

« Les jours de la déesse étaient finis. Le pendule repartit dans l'autre sens. La Terre Mère devint le monde de l'homme et les dieux de la destruction et de la guerre firent de nombreuses victimes. L'ego mâle avait passé deux millénaires sans être freiné par son contrepoids féminin. Le Prieuré de Sion pensait que cette suppression du principe féminin sacré dans la vie moderne avait causé ce que les Amérindiens Hopi appelaient *koyanisquatsi* ou « vie déséquilibrée », une situation instable marquée par des guerres alimentées à la testostérone, une pléthore de sociétés misogynes et un manque de respect croissant à l'égard de la Terre Mère » (pp. 125-6).

Non seulement les gnostiques croyaient que le vrai Dieu était androgyne (un dieu dépassant le dieu de ce monde, ce demi-dieu que les juifs et les chrétiens croyaient à tort être Dieu), mais beaucoup croyaient aussi que l'humanité devait être androgyne ou masculo-féminine. Certains gnostiques interprétaient Genèse 1, 27 comme voulant dire que Dieu avait créé un androgyne, pas un homme et une femme. Cette idée d'une humanité androgyne et complète apparaît dans le roman. En parlant à Sophie de *La Joconde*, Langdon déclare que « quoique Vinci ait voulu faire, ... sa Mona Lisa n'était ni homme, ni femme. Le portrait, subtilement, fait penser à l'androgyne. C'est une fusion de deux principes » (p. 120). Langdon, comme Brown, prennent leurs désirs pour des réalités puisque la majorité des historiens d'art s'accordent là-dessus : le portrait n'a rien d'androgyne ; il s'agit d'un portrait magistral d'une dame italienne, sans doute l'épouse d'un marchand, Francesco Di Bartolomeo di Zanobi del Giocondo. Néanmoins, l'idée que Mona Lisa Gherardini puisse incarner un être androgyne correspond aux croyances gnostiques : ceux qui avaient été éclairés par la gnose avaient besoin d'être paire, mâle et femelle, formant un tout parfait ou « syzygy ». Ainsi Jésus exigeait un alter ego féminin qui le compléterait ; en termes gnostiques, cette femme était naturellement l'« épouse » du Christ, Marie-Madeleine.

Le lien entre ces concepts gnostiques anciens et les attaques féministes contre les enseignements de l'Église, en particulier la prêtrise réservée aux hommes, est évident. Si les genres masculin et féminin ne sont pas uniques, d'une manière vitale mais égale, comme l'enseigne l'Église catholique, s'ils sont le résultat d'une anthropologie incomplète, il n'y a alors plus de raison d'écarter les femmes de la prêtrise ou de l'épiscopat. S'il n'y a pas de différence essentielle ou de

distinction entre hommes et femmes, le refus de l'Église d'ordonner des femmes n'est qu'une question de misogynie, non de vérité doctrinale ou théologique. Ce lien est tout à fait visible dans les œuvres des féministes qui veulent obtenir l'ordination des femmes au sein de l'Église catholique.

Finalement, la définition du gnosticisme ancien ou contemporain est rendue plus difficile par sa nature syncrétique. « Les systèmes gnostiques mélangeaient tout : les mythologies orientales, les doctrines astrologiques, la théologie iranienne, des éléments de la tradition juive, qu'elle soit biblique, rabbinique ou occulte, l'eschatologie du salut chrétien et les concepts et la terminologie platonique » explique Jonas dans *The Gnostic Religion*, p. 25. Aujourd'hui, nombreux sont les groupes ésotériques qui utilisent les concepts et les écrits gnostiques : wiccans, adeptes du New Age, occultistes, féministes radicaux, néo-païens et bien d'autres encore. C'est aussi le cas avec *Da Vinci Code* qui fait référence à un certain nombre de mouvements et de groupes ésotériques et occultistes amis et qui, surtout, paraît ensorcelé par une interprétation féministe radicale de l'histoire de l'Église

### **Le mythe néo-gnostique de l'Église primitive féministe.**

Les croyances concernant l'Église primitive, le gnosticisme et Marie-Madeleine qui sont avancées dans le roman de Brown remontent au XIXe siècle et à l'apparition du féminisme moderne. Dans son ouvrage intitulé *Hidden Gospels : How the Search For Jesus Lost Its Way* (Oxford 2001), Philip Jenkins souligne que les « activistes de la fin du dix-neuvième siècle voyaient Jésus et ses premiers disciples comme des proto-féministes dont les idées radicales étaient étouffées par l'orthodoxie patriarcale ». Outre les féministes, « l'idée était communément répandue chez les écrivains occultes et ésotériques que les gnostiques détenaient les vérités centrales d'un christianisme perdu. Plusieurs de ces écrivains partageaient l'excitation de l'époque relative au suffrage des femmes et autres causes progressistes » (p. 125). Ces écrivains ont cherché dans les formes gnostiques et hérétiques de la chrétienté primitive des arguments qui puissent soutenir leur croyance en un Jésus féministe radical, en une Église fondée initialement comme un corps égalitariste et sans dogme. Croyance également dans le fait qu'il y avait des femmes parmi les premiers apôtres ou qu'elles étaient, comme dans le cas de Marie-Madeleine, les apôtres les plus importants.

L'un des premiers textes gnostiques utilisé de manière efficace par les féministes fut *Pistis Sophia* (dans *The Books of the Savior*) qui fut publié en anglais en 1896. Marie-Madeleine y est présentée comme l'apôtre principal de Jésus alors que les disciples masculins sont frustrés par le manque d'attention dont ils font l'objet de la part du Christ. Mais ce fut la découverte de nombreux textes gnostiques en 1945 à Nag Hammadi en Égypte qui offrit encore plus de munitions à ceux qui cherchaient à saper l'autorité de l'Église et à en modifier les structures ou la théologie. Elaine Pagels, dont le travail de vulgarisation dans ce domaine a été immense, écrit que « les sources de Nag Hammadi, découvertes à une époque de crise sociale quant à la définition des rôles sexuels nous offrent un défi : réinterpréter l'histoire et réévaluer la situation actuelle » (*The Gnostic Gospels*, p. 69).

Comme le souligne Pagel, la découverte de Nag Hammadi est vraiment bien tombée pour ceux qui souhaitaient réinterpréter le Christ à leur image et détruire les interprétations orthodoxes et traditionnelles. « Ces discours secrets ont servi de garantie scripturale pour de nouvelles interprétations radicales du Christ » note Jenkins « pour interpréter des affirmations théologiques d'une manière purement symbolique et psychologique et pour défier les règles légales ou dogma-

tiques en fonction du sens moral subjectif du croyant. En règle générale, ces discours secrets sont une mine merveilleuse pour les libéraux, les féministes et les radicaux qui, au sein des églises, remettent en question ce qu'ils considèrent comme des institutions et des préjugés dépassés » (p. 16).

Cela décrit parfaitement les intentions de *Da Vinci Code*, qui utilise un vecteur romanesque pour promouvoir l'agenda sur lequel un certain nombre de féministes et d'érudits post-modernes travaillent depuis les années soixante. Ces fans du roman de Brown, qui croient que l'auteur est en quelque sorte tombé « par hasard » sur des informations nouvelles seraient surpris d'apprendre combien ses vues sont des lieux communs au royaume des études gnostiques et féministes. La description que fait Jenkins de la littérature produite dans ce domaine correspond tout à fait au roman :

« Au cours du siècle dernier, la littérature traitant des discours secrets, réels ou fabriqués, a été envahie par des théories du complot suggérant qu'une organisation puissante, en général l'Église catholique, est en train de comploter avec cynisme afin de cacher le véritable évangile ou de créer de faux documents pour tromper les fidèles. Ce genre d'idée se retrouve dans plusieurs romans et fictions hollywoodiennes tel *Stigmata*, film dans lequel on voit le Vatican tentant désespérément de supprimer un Évangile de Jésus calqué, c'est évident, sur l'Évangile de Thomas » (p. 18).

Il faudrait un volume entier pour traiter de façon complète de toutes ces questions entremêlées et pour y répondre. Suivent ici quelques points essentiels pour comprendre le *Da Vinci Code*.

L'idée féministe selon laquelle l'Église primitive aurait été une organisation égalitaire dirigée à la fois par des hommes et des femmes prêtres et évêques repose sur des hypothèses sans fondement et sans preuve historique. Pagels l'a en partie admis quand, en 1998, au cours d'un programme PBS, *From Jesus to Christ*, elle a déclaré : « Je ne vois pas, à cette époque là, un âge d'or de l'égalitarisme. Je vois un mouvement nouveau, pas encore formé, divers et menacé qui a offert aux femmes beaucoup plus de mobilité dans certains rôles pendant un moment, en certains endroits et pas à d'autres » (cité par Jenkins, p. 132). Les chercheurs féministes qui s'interrogent sur les premières décennies de l'Église primitive traitent d'habitude le Nouveau Testament avec méfiance, soutenant que c'est là l'œuvre des hommes eux-mêmes, qui finirent par gagner le pouvoir dans l'Église en éliminant les femmes. Se fondant sur une herméneutique du soupçon, ces chercheurs se doivent de laisser de côté les premières preuves que l'Église fut fondée par le Christ et que sa direction sur terre fut confiée à douze hommes (Mt. 10, 1 ss ; 19, 28 ; Lc 22, 25-30 ; Jn 20, 20-24) conduits par Pierre (Mt 16, 15-19) et se doivent aussi naturellement d'utiliser à tout prix des textes qui furent écrits quelque cinquante à trois cents ans après les documents du Nouveau Testament.

En outre, on trouve cette notion trompeuse que les écrits gnostiques sont toujours féministes alors que les écrits du Nouveau Testament, et donc leurs auteurs, sont eux anti-féministes. Cette idée apparaît aussi dans *Da Vinci Code*. Après avoir cité dans l'Évangile de Marie-Madeleine le passage où Pierre se plaint de la relation étroite entre Marie et le Christ, Teabing déclare : « Je suppose que Pierre était un vrai macho » (p. 248). Il continue en disant que « Jésus était le féministe par excellence. Il voulait que l'avenir de son Église soit mis entre mains de Marie-Madeleine » (p. 248).

Mais une chose dont Brown ne s'inquiète jamais, c'est de faire citer par ses personnages le verset final de l'Évangile de Thomas, le texte gnostique le plus célèbre. Ce verset dit : « Simon Pierre leur dit : 'que Marie nous quitte car les femmes ne sont pas dignes de vivre'. Jésus dit 'moi-

même je la conduirai pour en faire un homme pour qu'elle aussi elle puisse devenir un esprit vivant vous ressemblant, à vous, les hommes. Car toute femme qui se transformera en homme entrera au royaume des cieux » (v. 114). Ce passag, et bien d'autres du même ordre ne s'accordent pas avec les vues féministes des gnostiques tout comme, bien sûr, la façon positive dont l'Église a traité les femmes au cours de l'histoire ne supporte pas les comparaisons avec l'image négative qu'en donnent les féministes.

L'un de ces groupes, l'organisation « catholique » Future Church, explique dans un article en ligne que « les églises Montaniste et Valentinienne, qui avaient des dirigeants hommes et femmes furent finalement dissoutes. Les érudits disent que les communautés montaniste et valentinienne étaient orthodoxes. Elles furent supprimées non parce que leur enseignement était hérétique mais parce que les femmes autant que les hommes étaient à la tête de ces églises ». En réalité, presque tous les chercheurs, y compris beaucoup d'auteurs féministes, admettent que les montanistes et les valentiniens se situaient hors de l'Église. On les tenait pour hérétiques pour de nombreuses raisons : attaques contre la divinité du Christ (valentiniens) ou contre l'autorité de l'Église (les deux groupes) ; obsession pour les prophéties (montanistes) et vues dualistes (valentiniens). Même Elaine Pagels déclare que le gnosticisme valentinien était « la forme la plus sophistiquée et la plus influente de l'enseignement gnostique et de loin la plus menaçante pour l'Église » (*The Gnostic Gospels*, p. 31). Malheureusement, des tentatives aussi maladroites d'utilisation des mouvements anciens et hérétiques à des fins hérétiques modernes deviennent de plus en plus répandues.

## **Jouer sur les dates**

La datation des écrits du Nouveau Testament et des écrits gnostiques est essentielle pour bien mesurer les sérieuses erreurs trouvées dans Da Vinci Code et dans les travaux des adeptes du néo-gnosticisme.

Si les ouvrages gnostiques tels que L'Évangile de Marie et l'Évangile de Thomas ont été écrits à la même période que les Évangiles canoniques, le corpus paulinien et les autres livres du Nouveau Testament (datés de 50 à 100 après Jésus-Christ, même par de nombreux érudits « libéraux »), alors l'Église primitive ressemble aux tableaux peints par des universitaires féministes, dans lequel différents groupes coexistaient sur le même plan, du moins pour un temps, au sein d'une époque de théologie démocratique et floue. Selon ce schéma, l'Église hiérarchisée dominée par les hommes, s'est établie beaucoup plus tard, au cours des deuxième et troisième siècles et Jésus ne fut pas reconnu comme Dieu-homme avant l'époque de Constantin. C'est exactement le scénario dépeint dans Da Vinci Code (voir p. 230 ss).

Cependant, si les livres gnostiques ont été écrits plusieurs décennies — voire des siècles — après les livres du Nouveau Testament, ils deviennent alors réactionnaires, résultat d'un combat intense des sectes hérétiques contre l'enseignement officiel de l'Église et des Apôtres. Ces combats sont survenus au deuxième siècle, spécialement aux alentours de 135 et 165 après Jésus-Christ, et ont continué quelque temps. La nature de ce combat apparaît dans les écrits des apologistes orthodoxes tel Irénée, qui écrivit son grand texte polémique réfutant le gnosticisme (spécialement les Valentiniens) *Contre les Hérésies*, en 180 environ après Jésus-Christ.

Autrement dit, le gnosticisme a commencé à affronter l'Église catholique de plein fouet à la

moitié du deuxième siècle, des décennies après la vie du Christ et des Apôtres et après la formation de l'Église. Le gnosticisme aurait été un mouvement apparaissant en dehors du christianisme, même si certaines superpositions de langage ou de concepts ont pu coexister, dues pour une part à des cultures communes et d'autre part à l'intérêt des gnostiques pour l'Ancien Testament. Certains partisans du gnosticisme affirment qu'un gnosticisme déjà solidement fondé est évident à l'intérieur de l'Église en la personne de Simon le Magicien (Actes 8, 9-13) mais c'est une vision pour le moins théorique. Hans Jonas écrit que Simon « n'était pas un chrétien dissident, et que si les Pères de l'Église lui ont donné le rôle de l'archétype hérétique, c'est qu'ils admettaient implicitement que le gnosticisme n'était pas un phénomène interne au christianisme » (La religion gnostique, p.103).

Ce qui caractérise particulièrement les écrits gnostiques, c'est qu'ils sont très différents par nature des écrits canoniques : loin d'être historiques, ils sont même anti-historiques en style et en contenu, et ils comportent peu d'éléments narratifs et chronologiques. Les documents Nag Hammadi, aussi racoleurs qu'ils soient, ont peu sinon rien apporté comme détails nouveaux et éclairants sur la vie du Christ et les événements de l'Église primitive. Ceci tient en partie au fait que ces documents ont été écrits des générations après les événements, et en partie au parti-pris gnostique anti-historique qui méprise la foi en un Dieu qui se soucierait de la réalité matérielle et historique. En conclusion de son étude sur la véracité de L'Évangile de Marie et des autres textes gnostiques, Jenkins écrit : « Ces textes non canoniques ont été écrits à une période où la hiérarchie épiscopale était déjà bien établie, quand les premières communautés chrétiennes n'étaient plus qu'un lointain souvenir et quand les Évangiles canoniques étaient déjà largement reconnus comme les principales autorités concernant la vie de Jésus. Marie et plusieurs autres textes ont été écrits à une époque où l'Église avait déjà fixé quatre Évangiles dans son canon. Malgré l'affirmation que Marie a été omise ou exclue de ce canon, sans doute pour son féminisme subversif, ce texte était bien trop tardif pour être considéré comme candidat à ce canon de l'Église. »

Les conclusions de Jenkins sont approuvées par la majorité des biblistes. Le docteur Bart Ehrman, par exemple, dans son livre *Christianisme oublié, la bataille des Écritures et de la foi*, ce que nous ne savions pas, (Oxford 2003), ne date aucun des Évangiles gnostiques avant le « début du 2<sup>e</sup> siècle ». Nombre d'entre eux sont datés du 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles. Les introductions aux ouvrages gnostiques contenues dans les documents Nag Hammadi (Harper 1979-88) édités par James M Robinson reconnaissent les mêmes dates, quand bien même elles prétendent que les écrits gnostiques devraient être considérés comme faisant autant autorité que les quatre évangiles. Même *Le sang sacré, le sacré Graal*, qui prend de très grandes libertés dans son « érudition » (Teabing remarque dans le *Da Vinci Code* que « les auteurs de ce livre ont fait des raccourcis discutables au plan de la foi dans leurs analyses ») déclare : « les érudits modernes ont établi que certains sinon la plupart des textes de ces manuscrits (Nag Hammadi) datent au plus tard de 150 après Jésus-Christ » (p. 380).

Tout cela contredit l'affirmation de Teabing dans *Da Vinci Code* que « plus de quatre-vingt évangiles ont été étudiés pour le Nouveau Testament et cependant seulement peu ont été retenus : Matthieu, Marc, Luc et Jean ». (p. 231)

Bien loin des « quatre-vingts évangiles », seuls cinq ou six étaient encore pris en considération dans la deuxième moitié du 2<sup>e</sup> siècle. À la fin du 2<sup>e</sup> siècle, L'Église primitive reconnut les Évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean comme les quatre inspirés par l'Esprit Saint et significatifs pour le canon du Nouveau Testament.

Comme le montre Jenkins « le processus de l'établissement du canon était bien entamé avant

que Constantin ne devienne empereur et avant que l'Église ait le moindre espoir d'avoir un pouvoir politique. La phase cruciale intervint au milieu du 2e siècle... » (p.85).

De fait, il y avait déjà un consensus croissant sur le canon de l'ensemble du Nouveau Testament au milieu du 2e siècle, même si cela n'a pas été défini à un niveau officiel (non universel) avant la fin du 4e siècle et le début du 5e siècle, à travers une succession de synodes locaux. Lorsque Justin, apologiste et martyr, écrit aux environs de 150 après Jésus-Christ et explique la liturgie des chrétiens à ses lecteurs non-chrétiens, il dit en parlant des Apôtres : « les souvenirs qu'ils ont mis par écrit, appelés Évangiles, nous ont ainsi transmis ce qui leur avait été ordonné » (La première Apologie). Tertullien, écrivant à la même époque prend la défense des quatre Évangiles, des Actes des Apôtres, des treize Épîtres de saint Paul, de l'Épître aux Hébreux, de la première lettre de saint Jean et de l'Apocalypse contre les idées gnostiques de Marcion (Cinq livres contre Marcion 4. 2, 4. 5). Quelques décennies plus tard, Irénée se réfère explicitement aux quatre Évangiles et à leurs auteurs et suggère qu'ils ont acquis un statut unique dans l'Église :

« Matthieu a également publié auprès des Hébreux un Évangile écrit dans leur propre langue, tandis que Pierre et Paul prêchaient à Rome et établissaient les fondations de l'Église. Après leur départ, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous a transmis également par écrit ce qui avait été prêché par Pierre. Luc également, le compagnon de Paul enregistra dans un livre l'Évangile prêché par Paul. Plus tard, Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui s'est penché sur sa poitrine, publia lui-même un Évangile pendant son séjour à Éphèse en Asie Mineure (Contre les Hérésies, 3 1.1).

Un peu plus tard, Irénée écrit : « Il n'est pas possible que les Évangiles puissent être plus nombreux ou moins nombreux que ce qu'ils sont » (3. 11. 8) et à nouveau il met en évidence Matthieu, Marc, Luc et Jean, preuves supplémentaires que le nombre d'Évangiles reconnus comme faisant autorité dans l'Église a été fixé à quatre au moins 150 ans avant Constantin et le Concile de Nicée.

Décrypter le code anti-catholique de Da Vinci Code (2ème partie)

**Le Christ, l'Église primitive, Constantin et le concile de Nicée ».**

**par Carl E. Olson et Sandra Miesel**

17 Février 2006

## **Introduction**

Dans la première partie de « Décrypter le code anti-catholique », nous avons examiné les bases du phénomène Da Vinci Code, en nous concentrant sur les idées gnostiques que l'auteur, Dan Brown, utilise dans son roman à succès. La seconde partie de cet article de « Planet envoy » jette un regard critique sur les descriptions que fait Brown des débuts de la chrétienté, en particulier ses affirmations à propos du Christ, de l'empereur Constantin, de la manière dont les chrétiens se seraient appuyés sur les croyances et les rituels païens et à propos du Concile de Nicée. Comme nous le verrons, il accumule les affirmations inexactes, non fondées, voire même totalement opposées à la vérité historique.

## **Constantin « divinise » Jésus ?**

Certaines des affirmations les plus audacieuses et de la fausseté la plus criante dans Da Vinci Code concernent l'histoire de l'Église primitive et la personne du Christ. Au cours de la longue discussion qu'ont Sophie et Langdon avec Teabing dans la maison de l'historien anglais, on voit développer les affirmations suivantes :

1. La divinité du Christ et sa position en tant que « Fils de Dieu » furent conçues, proposées et confirmées par un vote (« assez serré ») au Concile de Nicée en 325.
2. Avant cet événement, personne – y compris les premiers chrétiens – ne croyait qu'il fut autre chose qu'un « prophète mortel ».
3. L'empereur Constantin établit la divinité du Christ pour des raisons politiques et a utilisé l'Église catholique pour consolider son pouvoir. (Da Vinci Code , p. 233)

Teabing ne rejette pas personnellement la divinité du Christ (beaucoup de gens le font) ; il ne soutient pas non plus que certains érudits contemporains nient cette divinité (beaucoup de ces savants la nient en réalité) : il dit que les premiers chrétiens – ceux des trois premiers siècles après J.C. – croyaient qu'il n'était pas du tout de nature divine, mais qu'il était un simple mortel. Ceci affaiblit la crédibilité du personnage de Teabing car tout historien sérieux, chrétien ou non, sait que les premiers chrétiens croyaient que Jésus de Nazareth était d'une façon ou d'une autre de nature divine, étant le « Fils de Dieu » et le Christ ressuscité. En fait, la question centrale du Concile de Nicée en 325 ne fut pas de savoir si Jésus était un simple être humain ou quelque chose de plus, ce fut de savoir comment sa divinité (que même Arius l'hérétique admettait) devait être bien comprise : était-il pleinement divin ? Le Fils était-il l'égal du Père ? Était-il un dieu inférieur ? Que signifiait l'expression « le Fils fut engendré » comme le déclare l'Évangile de Jean en plusieurs endroits (1, 14-18 ; 3, 16-18) ?

## Le témoignage du Nouveau Testament

Les preuves ne manquent pas qui montrent que les premiers chrétiens, ceux du temps de la présence du Christ sur terre, croyaient à la divinité de Jésus de Nazareth. Dans son étude fondamentale, *Early Christian Doctrines*, le grand spécialiste de l'Église primitive, J.N.D. Kelly écrit que, au cours des siècles précédant le concile de Nicée, « la croyance universelle fut que Jésus était Dieu et Homme. Le credo le plus ancien avait été « Jésus est Dieu » (Rom 10, 9 ; Phil 2, 11) et sa teneur avait été élaborée et approfondie au cours de la période apostolique. (J.N.D. Kelly, *Early Christian Doctrines*. Jésus était bien un prophète, explique le théologien allemand Karl Adam, mais les Évangiles le décrivent comme étant beaucoup plus et de façon unique : « Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus : les Évangiles canoniques voient dans la personne du Christ Yahvé (= Dieu) lui-même. Selon eux, Jésus agit, ressent et pense, parfaitement conscient qu'il n'est pas simplement l'un des prophètes mais plutôt la manifestation et la révélation historique de Dieu lui-même (K. Adam, *The Christ of faith*, 59).

On trouve des preuves implicites et explicites dans tout le Nouveau Testament, que le Christ et ses disciples croyaient qu'Il était plus qu'un simple mortel. Le récit de l'enfance dans l'Évangile de Mathieu cite l'Ancien Testament et le prophète Isaïe : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils et on le nommera Emmanuel (ce qui veut dire Dieu avec nous) » (Mat. 1, 23). On trouve un récit du baptême du Christ dans ce même Évangile ; au moment où le Christ sort de l'eau « les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit de Dieu descendant sur lui sous la forme d'une colombe et voici qu'une voix provenant du ciel dit 'Celui-ci est mon Fils bien-aimé qui a toute ma faveur' » (Mat 3, 16-17).

L'Évangile de Jean contient certaines des affirmations les plus fortes de la divinité du Christ. Le prologue proclame : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu ; tout fut par Lui et sans Lui rien ne fut » (Jn. 1, 1-3). Le Verbe est Jésus, le Fils incarné : « Et le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité ; nous avons vu sa gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique » (Jn 1, 14). Plus tard, ayant irrité les autorités juives à cause de ses activités pendant le sabbat, la vie de Jésus est menacée « non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu » (Jn 5, 18).

Au chapitre VIII de l'Évangile de Jean, on trouve une autre affirmation de la divinité de Jésus. Après un débat avec les chefs religieux à propos d'Abraham, Jésus déclare : « Abraham, votre père, exulta à la pensée de voir mon Jour, il l'a vu et il s'est réjoui » (Jn 8, 56). Indignés, les chefs répondent : « Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ? » (v. 57). « En vérité, en vérité je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je Suis » (v. 58). L'hostilité grandit à cette réponse et la foule tente de tuer Jésus, comprenant qu'il s'est appliqué à lui-même le nom de Dieu « Yahvé » ou « JE SUIS » révélé à Moïse au buisson ardent (Ex. 3, 14). Après la crucifixion et la résurrection, Jésus apparaît à ses disciples (Jn. 20, 19-23), mais Thomas « un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux quand vint Jésus (Jn. 20, 24). Huit jours après, Jésus apparaît à nouveau aux disciples et cette fois, Thomas est avec eux. Voyant Jésus et touchant les plaies de ses pieds et de son côté, « Thomas lui répondit 'Mon Seigneur et mon Dieu !' » (Jn. 20, 28). On pourrait donner plusieurs autres exemples tirés des quatre Évangiles, et jusqu'à plus de quarante passages dans lesquels Jésus est appelé « Fils de Dieu » (cf. Mat. 11, 27 ; Mc 12, 6 ; 13, 32 ; 14, 61-62 ; Lc 10, 22 ; 22, 70 ; Jn 10, 30 ; 14, 9). Dans certains autres, on lui attribue le pouvoir de pardonner les péchés (Mc 2,

5-12 ; Lc 24, 45-47) ; d'autres où il proclame son unité avec le Père (Jn 10, 30 ; 12, 45 ; 14, 8-10), d'autres encore où il fait de nombreux miracles, y compris la résurrection de Lazare (Jn 11). Même si les lecteurs croient que les disciples se trompaient ou que Jésus était un charlatan, il n'y a aucun doute : eux croyaient que le Christ était de nature divine et beaucoup plus qu'un prophète mortel.

On trouve de semblables affirmations de la nature divine du Christ dans les écrits canoniques de Paul et chez les autres auteurs du Nouveau Testament. Dans sa première lettre à l'Église de Corinthe, Paul écrit que « personne ne peut dire 'Jésus est Dieu' si ce n'est par l'Esprit Saint (1 Cor 12, 3). Dans sa lettre aux Philippiens, il écrit que « bien qu'existant en forme de Dieu, le Fils n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu » (Phil 2, 6). La volonté du Fils de devenir homme conduira paradoxalement à la profession universelle que « Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil 2, 11). La première lettre de Paul à son jeune fils dans la foi chrétienne, Timothée, contient cette déclaration emphatique : « Le Seigneur Jésus-Christ est le bienheureux et seul souverain, le roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir, à qui appartiennent l'honneur et la puissance éternelle. Amen ! » (1 Tm 6, 15-16).

Le dernier livre de la Bible, l'Apocalypse, présente Jésus comme le Roi et Sauveur éternel, conquérant et ressuscité, personnage bien éloigné d'un « prophète mortel ». Quand Jean voit Jésus, il tombe comme « un mort » à ses pieds. « Il posa sa main droite sur moi en disant 'ne crains rien, je suis le premier et le dernier' » (Ap. 1 :17). Le titre « le premier et le dernier » est l'un des titres utilisés dans l'Ancien Testament pour décrire Yahvé, le seul vrai Dieu » Ainsi dit le Seigneur, le Roi d'Israël et son Sauveur, le Dieu des Armées : Je suis le premier et le dernier, et il n'y a pas d'autre Dieu que Moi » (Is 44,6 ; Is 41,4 ; 48,12). Ce titre est donné deux autres fois au Christ dans l'Apocalypse (y compris 2, 8 et 22,12-13. Ce dernier passage qui conclut le livre, identifie Jésus comme « l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin » (Ap. 22,13). C'est le même langage qui est utilisé par le Seigneur Dieu à l'ouverture du livre (Ap. 1,8) établissant un lien délibéré et visible entre Dieu et la divinité de Jésus-Christ.

### **Le témoignage des premiers auteurs chrétiens.**

Nous avons de nombreux témoignages d'auteurs chrétiens entre 100 après J.C. et le quatrième siècle relatifs à la croyance chrétienne en la divinité du Christ. Prouvant non seulement ce que les chrétiens croyaient du Christ au cours des trois premiers siècles de la chrétienté, ces écrits fournissent aussi de façon inappréciable le contexte des querelles théologiques et des questions que le concile de Nicée allait résoudre, au moins en partie.

Ignace d'Antioche (c. 35-c.107) fut l'évêque d'Antioche ; on pense que, tout comme l'apôtre Paul, il a pu persécuter les chrétiens avant de se convertir (The Oxford Dictionary of the Christian Church). Capturé par l'armée romaine et emmené à Rome pour y être exécuté, il écrivit une série de sept lettres aux églises d'Éphèse, de Magnésie, Tralles, Rome, Philadelphie et Smyrne et une autre à Polycarpe (c. 69-c. 155), évêque de Smyrne. Dans sa Lettre aux Ephésiens, il écrit :

« Il y a un médecin qui est chair et esprit ; il est à la fois créé et non créé ; Dieu incarné ; à la fois de Marie et de Dieu ; d'abord possible puis impossible, même Jésus notre Dieu ». (Lettre aux

Ephésiens, ch. 7).

Plus loin, dans la même lettre, il explique à ses lecteurs qu'ils doivent « tout faire comme s'Il (Jésus) habitait en nous. Ainsi nous serons ses temples et il sera en nous comme notre Dieu – comme il l'est en réalité » (Lettre aux Ephésiens, 15). Puis il déclare : « Car notre Dieu, Jésus-Christ, fut, selon le commandement de Dieu, conçu par Marie en son sein, de la race de David mais par l'Esprit Saint. Il naquit et fut baptisé, pour que par sa Passion il puisse purifier l'eau » (§18). Par ailleurs, Ignace se réfère au Christ comme étant « le Christ Dieu » (Lettre aux chrétiens de Smyrne, 10).

Justin, martyr (c. 100 - c 165) naquit dans une famille païenne et se convertit au Christianisme vers l'âge de trente ans. Ce fut un philosophe chrétien qui enseigna à Éphèse puis à Rome où il eut une école. Justin fut l'un des principaux apologistes de la foi chrétienne au deuxième siècle ; il défendit les enseignements chrétiens – y compris la croyance en la divinité du Christ – contre les philosophes païens. Plusieurs de ses disciples et lui-même furent arrêtés, battus puis décapités par les Romains pour leur refus d'adorer les dieux païens. Dans sa Première apologie, il écrit : « Jésus Christ est le seul vrai fils engendré par Dieu, étant sa parole et son premier-né, et sa puissance ; et incarné selon Sa volonté, Il nous a enseigné ces choses pour la conversion et la restauration de la race humaine... » (Première apologie de Justin, § 23). Dans son Dialogue avec Tryphon, Justin développe plus longuement la défense de sa croyance que Jésus est Dieu :

« Mais si tu savais, Tryphon, » continuai-je « qui est Celui que l'on nomme parfois l'Ange du bon conseil, Celui qu'Ezéchiel nomme un Homme, que Daniel nomme le Fils de l'homme, qu'Isaïe nomme un Enfant et David Christ et Dieu à adorer, que beaucoup nomment et Christ et Pierre, que Salomon, Joseph et Judas nomment la Sagesse et Moïse l'Étoile ; celui que Zacharie appelle le Levant, qu'Isaïe à nouveau nomme Celui qui souffre, Jacob et Israël, et un roseau, et une fleur et une pierre d'angle et Fils de Dieu, tu n'aurais pas blasphémé contre lui qui est venu, qui est né, qui a souffert et est monté au ciel ; qui reviendra bientôt et alors, vos douze tribus se lamenteront. Car si vous n'aviez pas nié qu'il était Dieu, fils du seul Dieu, non engendré et inexprimable ». (Justin, martyr, Dialogue avec Tryphon, Ch. 126).

Un des écrivains chrétiens pré-nicéens les plus importants fut Irénée (c. 130 – c.200), évêque de Lyon et adversaire ardent du théologien gnostique Valentin (mort c.165). Son œuvre majeure fut *Adversus omnes haereses* communément connue sous le titre de *Contre les hérésies*. En argumentant contre le dualisme gnostique des Valentiniens, Irénée explique et défend la croyance chrétienne en la divinité de Jésus. Cette défense comprend des déclarations assez longues telle celle qui suit, condamnant ceux qui pensent que Jésus n'était que mortel :

« Mais, à nouveau, ceux qui affirment que Lui (Jésus) n'était qu'un homme, engendré par Joseph, restant entravés dans l'ancienne désobéissance, sont en état de mort n'ayant pas encore été unis à la Parole de Dieu le Père, ni n'ayant reçu la liberté par le Fils.... Cela est certain, les Écritures n'auraient pas porté témoignage de ces choses à son sujet si, comme d'autres, Il n'avait été qu'un homme. Mais qu'Il ait eu, au-delà de tous les autres, cette haute naissance due au Père le plus grand, et aussi qu'Il ait bénéficié de cette conception exceptionnelle de la Vierge, les Écritures en portent témoignage : aussi qu'Il était un homme pur et susceptible de souffrir ; qu'Il s'est assis sur le petit d'une ânesse ; qu'on Lui fit boire du vinaigre et de la bile ; qu'Il fut méprisé par le peuple et s'humilia jusqu'à la mort même et qu'Il est le Dieu Saint, le Magnifique, le Conseiller, d'une grande beauté et le Dieu Puissant, émergeant des nuées pour juger tous les hommes ; et toutes ces choses, les Écritures les ont annoncées ». (*Contre les hérésies*, livre 3, ch. 29,1,2).

Clément d'Alexandrie (c. 150 – c. 215) était un théologien grec et l'auteur de plusieurs ouvrages, dont entre autres, L'Exhortation aux Grecs (210). Dans cet ouvrage, il enseigne que « Jésus seul est à la fois homme et Dieu et la source de tout notre bien » (Exhortation aux Grecs 1,7, 1). Il affirme aussi : « Méprisé selon les apparences mais adoré en réalité, Jésus est l'expiateur, le Sauveur, Celui qui apaise, la Parole Divine, celui qui est de manière assez évidente le vrai Dieu, celui qui est placé au même niveau que le Dieu de l'univers parce qu'il est son fils (ibid. 10,110,1).

Des remarques semblables se retrouvent chez Tertullien (c. 160 – c. 225), le grand Père de l'Église d'Afrique. Il écrit en 210 que « Dieu seul est sans péché. Le seul homme qui soit sans péché est le Christ car le Christ est aussi Dieu ». (L'âme 41,3). Dans un autre ouvrage, il réfléchit sur les deux natures, divine et humaine, du Christ : « Les origines de ses deux substances le montrent homme et Dieu : né de l'une, et de l'autre pas » (La chair du Christ 5,6).

Origène, érudit et théologien originaire d'Alexandrie (c.170 – c.236) auteur de centaines d'ouvrages, déclara aux alentours de 225 que « bien que le Fils fut Dieu, il s'incarna ; et s'étant fait homme, il demeura ce qu'il était : Dieu » (Les doctrines fondamentales 1,0,4).

Écrivant en 228, le théologien Hippolyte (c. 170 – c.236) déclarait que « seule la Parole divine vient de Lui et donc est Dieu – même, devenant la substance de Dieu (Réfutation de toutes les hérésies, 10,3).

## **Le Jésus gnostique**

Une question sérieuse laissée de côté par Da Vinci Code est celle-ci : « Pourquoi devrait-on considérer les écrits des gnostiques comme étant plus fiables que les écrits canoniques, en particulier lorsqu'ils furent écrits quelques cinquante à trois cents ans plus tard que le Nouveau Testament ? ». Il est facile pour les écrivains comme Brown qui sont bien disposés à l'égard des gnostiques, ou du moins de certaines de leurs idées, de critiquer les Évangiles canoniques et de contester beaucoup des histoires et des remarques qui y sont rapportées. Mais, sans les Évangiles canoniques il n'y aurait pas de Christ historique, il n'y aurait pas de narration signifiante de sa vie ni aucun sens exact de ce qu'il fit, de la façon dont il agit et de sa relation à autrui.

Comme nous l'avons indiqué dans la première partie de cette critique, les « Évangiles gnostiques » ne sont pas du tout des Évangiles au sens des quatre Évangiles canoniques qui constituent une narration et sont remplis de détails concrets, de personnages historiques, d'activité politique et de détails sur la vie religieuse et sociale. Contrairement à ce qui est affirmé, à savoir que « l'Église primitive a littéralement volé le Christ » et obscurci « son message humain... en l'enveloppant dans un manteau d'une divinité impénétrable et l'utilisant pour élargir son propre pouvoir », l'Église dès le début a toujours eu le dessein de s'accrocher à l'humanité et à la divinité du Christ et de relater l'histoire de sa vie sur terre sans oblitérer le chagrin, la douleur, la joie et le sang qui l'accompagnèrent si souvent. « C'est l'Église chrétienne, gardienne de l'orthodoxie, qui fit en sorte que la religion chrétienne reste enracinée dans des réalités historiques » écrit Philippe Jenkins « plutôt que dans les mythes variés, réinventés au gré des caprices de chaque nouveau sage émergeant chez les gnostiques. L'Église a lutté pour que se maintienne l'idée d'un Christ historique, ayant vécu et étant mort dans un contexte historique et géographique précis et non dans un monde imaginaire et intemporel » (Hidden Gospels).

Le Jésus des écrits gnostiques est rarement reconnaissable comme un charpentier, enseignant et prophète juif vivant dans la Palestine du premier siècle ; au lieu de cela on le décrit souvent comme une espèce de créature désincarnée qui pontifie longuement sur l'insuffisance des « éons », la « mère », l' « arrogant » et les « archons », autant de termes que seule l'élite gnostique comprenait, d'où leur caractère gnostique (gnose = savoir secret). Un courant gnostique, le docétisme, considérait que Jésus ne faisait que paraître être un homme (grec, doceo = je parais). Les adhérents de cette doctrine croyaient ceci en raison de leur détestation du corps physique et du règne matériel, un trait répandu chez les gnostiques. Il y avait, au premier siècle, une interprétation docétiste de Jésus – sinon une christologie docétiste complètement élaborée – que Paul relève dans une lettre aux Colossiens et dans ses épîtres pastorales (cf. 1 Jn 4:2 ; 5:6 ; 2 Jn 7). Au deuxième siècle, le docétisme devint un système théologique complet et fit son apparition dans divers écrits gnostiques, y compris les Actes de Jean, à la fin du deuxième siècle :

« Parfois, lorsque je me saisissais de lui, je tenais un corps matériel et solide, et en d'autres occasions, le saisissant à nouveau, la substance était immatérielle comme si elle n'existait pas du tout. Et si parfois il était invité par l'un des Phariséens et se rendait à son invitation, nous nous y rendions avec lui, et devant chacun d'entre nous celui qui nous avait invités plaçait une miche ; il bénissait la sienne et la partageait entre nous : et de cette petite part, chacun était rassasié et nous gardions nos propres miches de pain et ceux qui nous avaient invités étaient très surpris. Et souvent, marchant avec lui, je souhaitais voir l'empreinte de son pied sur le sol car je le voyais comme s'il s'élevait au-dessus de la terre : et je ne vis jamais les empreintes » (Actes de Jean, 93).

Si le règne matériel était mauvais, comme le croyaient tant de groupes et de mouvements gnostiques, pourquoi un être tel le Christ s'en serait-il préoccupé ? Et pourquoi devrions-nous nous préoccuper de l'histoire et de la vie des gens ordinaires ? Le Jésus gnostique ne s'intéresse pas du tout aux événements historiques sur terre. « Pour le gnosticisme du second siècle décrit par le Père » écrit Ronald Nash, « le Christ était l'un des éons les plus importants, une de ces êtres intermédiaires qui descendaient sur terre dans le but de sauver l'homme. Le Christ était venu au monde non pour souffrir et mourir mais pour libérer l'étincelle de lumière divine emprisonnée dans la matière. Le Jésus gnostique n'était pas un sauveur ; c'était un révélateur » (The Gospels and the Greeks).

Le gnosticisme était exclusif, élitiste et ésotérique, ouvert à un petit nombre. Le christianisme, au contraire, est inclusif, ouvert à tous et exotérique, ouvert à tous ceux qui acceptent la foi transmise par le Christ et qui embrassent une relation avec Lui qui mène à la vie. Le Jésus des Évangiles canoniques est un être humain de chair et d'os. Il a faim, il pleure, il mange et il boit avec le commun des mortels et il meurt. Le Jésus des écrits gnostiques est un fantôme, un esprit qui habite un corps par intermittences et qui s'exprime d'une manière que bien peu pouvaient comprendre. Une fois de plus, Da Vinci Code fait un contresens.

Les affirmations que l'on trouve dans ce roman concernant Jésus et ses disciples ne résolvent pas certaines questions décourageantes. Si les premiers disciples du Christ ne croyaient pas à sa divinité (ni, donc, à la Résurrection), pourquoi tant d'entre eux ont-ils accepté de mourir en martyrs ? Est-il raisonnable de croire que des milliers de gens accepteraient d'être tués par les lions, l'épée ou le feu pour un « prophète mortel » qui lui-même resterait mort ? Et pourquoi ces disciples qui, lorsque le Christ est conduit à la mort, sont si déroutés et affolés réapparaissent-ils quelques semaines plus tard, prêts à proclamer audacieusement leur foi en un chef déchu ? Si Jésus était resté dans le tombeau où on l'avait placé après sa mort, les autorités auraient pu montrer son corps et mettre fin une bonne fois pour toutes aux enseignements audacieux des chrétiens qui, soudain, affichaient leur confiance.

Pour simplifier, si Jésus n'avait été qu'un simple mortel et n'avait été considéré que comme tel jusqu'au quatrième siècle, il est impossible de comprendre le christianisme et son apparition. L'historien Paul Johnson écrit que « pour expliquer le christianisme, il nous faut pour postulat de départ un Christ extraordinaire qui a fait des choses extraordinaires. Il nous faut remonter d'un phénomène collectif jusqu'à ses causes. Les hommes et les femmes commencèrent à prêcher la Parole du Christ de manière effrénée parce qu'ils croyaient en la Résurrection et que Jésus leur avait donné le pouvoir de prêcher » (Paul Johnson, *A History of Christianity*).

Ce que les remarques de Teabing et Langdon assument de manière implicite, c'est que les chrétiens, que ce soit du premier, du quatrième ou du vingt-et-unième siècles, sont des êtres dé-cervelés qui croient simplement ce que disent leurs chefs. Ainsi Constantin déifie un homme dont personne n'a jamais cru qu'il était Dieu et personne chez les chrétiens ne s'en est inquiété. Ainsi, les gens-mêmes qui avaient souvent souffert et dont certains étaient morts pour leur foi seraient à présent prêts à accepter un changement radical de doctrine sans aucune réaction ? Non seulement il est impossible d'accepter une proposition aussi illogique mais tout ceci est historiquement faux.

### **L'enfance de Constantin et sa conversion**

On trouve dans le long exposé que Teabing et Langdon font à Sophie plusieurs remarques concernant l'empereur Constantin (mort en 337). La plupart de ces affirmations, si ce n'est toutes, proviennent directement de l'ouvrage *Holy Blood, Holy Grail*. Dans certains cas, les formulations et l'ordre des idées sont identiques.

Beaucoup des allégations au sujet de Constantin sont soit fausses, soit seulement partiellement vraies, et sont basées sur des conjectures et des documents extraits de leur contexte. Les débats sont encore nombreux de nos jours dans les milieux universitaires concernant Constantin, ses croyances exactes, sa relation à l'Église catholique et son influence sur la chrétienté. La majorité des historiens reconnaissent la complexité de cet homme, empereur puissant et parfois cruel puisqu'il fit exécuter une épouse et un fils dans des conditions mystérieuses, dont la passion affichée pour le christianisme n'était pas toujours guidée par des connaissances théologiques ou une sagesse inspirée de Dieu. Il ne fait également aucun doute que le destin de la chrétienté a été influencé par Constantin.

La passion de Constantin pour la religion était d'une part fondée sur « l'intuition politique que l'unité de l'Empire qu'il avait restaurée ne pourrait être maintenue qu'avec le concours d'une Église unie dans ses croyances et dans son gouvernement, et soumise à l'état. » (Hugo Rahner, *Church and State in Early Christianity*). Mais dépeindre Constantin uniquement comme un dirigeant calculateur, qui n'a utilisé l'Église qu'à des fins politiques, serait erroné. L'historien Hugo Rahner écrit que « les motifs religieux réels qui sous-tendent les efforts de Constantin pour contrôler efficacement l'Église sont beaucoup plus profonds et peuvent être réduits à un seul thème. Même avant qu'il ne s'engage avec l'Église, Constantin était obsédé par une conviction religieuse et superstitieuse que l'on peut observer à travers son étrange culte personnel du soleil invincible, le culte de la Divinité suprême (influencé par le stoïcisme et le platonisme), et le sentiment confus que la « Providence » l'avait investi de la mission d'être son héraut et son instrument miraculeux. » (Rahner, 41-42).

En 313, Constantin et Licinius qui régnaient conjointement publièrent l'édit de Milan, par lequel ils reconnaissaient au christianisme le statut de religion autorisée. L'édit indiquait que, « les chrétiens comme tous les autres auront la liberté de suivre la religion de leur choix, afin que tout ce qu'il y a de divin aux cieux puisse être propice à nous-mêmes et à tous ceux qui se trouvent sous notre autorité [...] De plus, en ce qui concerne les chrétiens, nous avons déjà donné des instructions pour leur réserver des lieux de culte. Nous avons jugé bon de décider que tous ceux qui ont acquis de telles propriétés devront les restituer aux chrétiens sans aucune exigence de paiement. » (Édit de Milan, mars 313. Par. 3, 7). L'édit, écrit Paul Johnson, « fut l'un des événements décisifs de l'Histoire du monde, et cependant se cache derrière cet événement une histoire complexe et à bien des égards mystérieuse. » (A History of Christianity, 67).

Il est probable que les historiens ne sauront jamais avec certitude ce qui s'est passé lors de la bataille au pont Milvius en 312, où « un signe du ciel tout à fait incroyable est apparu » à Constantin (Eusèbe, cité par Johnson, 67). Ayant aperçu la croix du Christ dans le ciel, Constantin entreprend sa conversion. Mais, comme le fait remarquer Johnson, « les témoignages sont contradictoires en ce qui concerne le moment et le lieu exacts ainsi que les détails de cette vision, et il est permis de douter de l'ampleur du revirement de Constantin. Son père avait été favorable aux chrétiens. Lui-même semble avoir été un adorateur du soleil, l'un des nombreux cultes païens tardifs qui partagent avec les chrétiens certaines observances. » (p. 67). Johnson fait ici en partie référence au fait que les chrétiens célébraient leur liturgie hebdomadaire le dimanche, premier jour de la semaine, depuis l'époque de Paul et des autres apôtres. Le dimanche était également jour de fête pour le culte du sol Invictus (le soleil invincible), dont le culte du dieu païen du soleil était apparu dans le monde romain autour du deuxième siècle et avait été fortement soutenu par l'Empereur Aurélien (270-275 après Jésus-Christ) (Chas S. Clifton, Encyclopedia of Heresies and Heretics). Il faut également mentionner le fait que la religion officielle de Rome n'était pas le culte du soleil. Le docteur Margaret Mitchell, professeur assistant qui assure un enseignement sur le Nouveau Testament et la littérature des premiers chrétiens à l'école de théologie de l'Université de Chicago, indique que « la religion officielle de Rome était le culte de Rome en tant que déesse et de ses empereurs déifiés, ainsi que du trio capitolin Jupiter, Junon et Minerve. »

Dans Da Vinci Code, l'historien Teabing affirme que Constantin « a été toute sa vie un païen qui n'a été baptisé que sur son lit de mort, alors qu'il était trop faible pour protester. » Il assure que la religion officielle à l'époque de Constantin était « le culte du soleil, celui du Sol Invictus, du soleil invincible, et Constantin en était le grand prêtre. » Il ajoute qu'en 325, Constantin « décida d'unifier Rome sous l'égide d'une seule religion : le christianisme. » (p. 232)

Ceci constitue un mélange de vérité et d'erreur, qui vient une nouvelle fois en grande partie de Holy Blood, Holy Grail, bien que le contenu de cet ouvrage soit plus juste et précis que ne l'est le roman de Brown. Les témoignages existants indiquent que Constantin est effectivement devenu un chrétien sincère et croyant, et a cherché à renoncer à ses croyances antérieures en des dieux païens. Cependant il semble tout aussi évident qu'il s'est efforcé de concilier son attachement au culte du Sol Invictus et sa foi en le Dieu des chrétiens. Ceci s'explique en partie par sa fonction d'empereur, par le fait que la majorité de la population était païenne, et par sa propre décision d'être un chef avant d'être un chrétien.

Ce serait une grossière simplification que de considérer que Constantin ne pouvait que tirer avantage de sa conversion et de son soutien ouvert à l'Église. « Les chrétiens représentaient une petite minorité de la population, souligne A.H.M. Jones dans Constantine and the Conversion of Europe, et ils appartenaient pour la plupart aux couches de population les moins importantes sur le plan politique comme social, les classes moyennes et basses de la population urbaine.

L'aristocratie sénatoriale de Rome était entièrement païenne à quelques exceptions près, les plus hauts placés des fonctionnaires étaient pour la plupart païens, et surtout les officiers et les soldats étaient en majorité des païens. Il n'était pas vraiment nécessaire de s'attacher la reconnaissance des chrétiens, et le cas échéant il suffisait pour ce faire de simplement les tolérer. »

### **Racines païennes ou mythes modernes ?**

D'après Teabing, l'Église a autorisé Constantin à utiliser des symboles païens et à créer une « religion hybride. » En revanche, pour Langdon, l'Église n'a jamais envisagé de faire une telle concession, mais a tenté d'éliminer de force toutes les traces de culte et de croyances païens. Où est donc la vérité ? L'embarras de Brown peut résulter de recherches bâclées, ou encore être lié au désir de jouer sur deux tableaux à la fois : accuser l'Église d'un compromis condamnable et d'une intolérance tout aussi condamnable.

Aucune de ces deux versions ne rend justice à la relation complexe et délicate qu'a entretenue la chrétienté avec les nombreuses sortes de paganisme qui ont existé au troisième et au quatrième siècles. Une chose est certaine : les chrétiens des premiers temps avaient montré qu'ils n'étaient pas disposés à trouver un compromis avec le paganisme, ce qui explique pourquoi tant d'eux ont été persécutés et exécutés par les Romains à différentes époques au cours des trois premiers siècles de l'histoire de l'Église. Pourquoi des chrétiens, qui avaient souffert quelques années plus tôt seulement, sous Dioclétien, pour avoir refusé d'abandonner leur croyance unique en Dieu, en Jésus et au salut, accepteraient-ils volontairement un compromis au sujet de ces mêmes croyances sans même un murmure ?

Brown adopte ici l'argument bien connu, mais discrédité depuis longtemps, que les sceptiques ont développé à la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour tenter de discréditer les revendications historiques de la chrétienté. Ainsi que Ronald Nash l'explique, « pendant une période qui va en gros de 1890 à 1940, les spécialistes se réclamaient souvent de l'idée que la chrétienté originelle avait été largement influencée par le platonisme, le stoïcisme, les religions à mystères païennes, ainsi que par d'autres mouvements venus du monde hellénique. » Un grand nombre de livres et d'articles académiques ont été publiés qui réfutent ces allégations et de nos jours, comme le remarque Nash, « la plupart des spécialistes de la Bible considèrent que cette question n'a pas lieu d'être » (Ronald H. Nash, *The Gospel and the Greeks: Did the New Testament Borrow from Pagan Thought?*).

En second lieu, la description de cette « religion hybride » qui mélangeait éléments chrétiens et païens constitue une représentation grossière et erronée de la façon dont les chrétiens ont adopté certains symboles et jours de fête et les ont christianisés, les débarrassant des éléments incompatibles avec leurs propres doctrines et pratiques, mais préservant ce qui pouvait leur servir à des fins légitimes. Les sources réelles de croyances chrétiennes telles que l'Immaculée Conception, la nature divine du Christ, la Passion et la Résurrection sont ainsi représentées de façon inexacte. Ces croyances sont fondées sur des revendications historiques, non sur des histoires mythiques, et la plupart d'entre elles, si ce n'est toutes, sont antérieures aux idées païennes qui semblent, au moins au premier chef, présenter des similarités avec elles.

Da Vinci Code s'appesantit sur quelques-unes des idées classiques (pour la plupart directement issues de *Holy Blood*, *Holy Grail*) prétendant que tout dans le christianisme serait venu de sources païennes. Langdon mentionne l'idée de « transformation » et indique que « les traces de reli-

gion païenne dans la symbolique chrétienne sont indéniables ». Il ajoute : « Les disques solaires Égyptiens sont devenus les auréoles des saints catholiques. Les dessins stylisés représentant Isis s'occupant de son fils Horus, miraculeusement conçu, constituent le schéma de nos images modernes de la Vierge Marie berçant l'Enfant Jésus. Presque tous les éléments du rite catholique, tels que la mitre, l'autel, la liturgie et la communion, c'est-à-dire l'acte de « manger Dieu », ont été directement repris de religions à mystères païennes antérieures. » (p. 232)

Teabing ajoute que « rien dans le christianisme n'est original » et soutient que l'ancien dieu pré-chrétien Mithra a été la source de beaucoup des détails qui entourent la personne et la vie du Christ : les titres de « fils de Dieu » et de « Lumière du monde », sa naissance le 25 décembre, sa mise au tombeau dans une caverne, sa résurrection trois jours plus tard. « D'ailleurs, le 25 décembre correspond également au jour de la naissance d'Osiris, d'Adonis et de Dyonisos, fait remarquer l'historien. Le nouveau-né Krishna se voit offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Même le jour sacré hebdomadaire du christianisme a été volé aux païens » (p. 232).

Ces affirmations suscitent un certain nombre de problèmes. Non seulement les chrétiens n'ont emprunté ni idéologie, ni théologie, mais de plus il n'y a que peu ou pas de preuve que la plupart des religions à mystère, telles que le culte égyptien d'Isis et Osiris ou le culte de Mithra, existaient sous la forme qui est décrite dans *Da Vinci Code* et dans *Holy Blood, Holy Grail* avant la seconde moitié du premier siècle. Ceci est un point important, car la plus grande partie des témoignages existants indiquent que les croyances et pratiques de certaines religions à mystère au cours des troisième et quatrième siècles sont relues à la lumière des croyances des chrétiens du premier siècle, sans que ce mouvement présomptueux ne soit objectivement soutenu. Ces affirmations sont réfutées en détail par Ronald Nash dans *The Gospel and the Greeks*, où il explique que les méthodes utilisées pour établir un lien entre paganisme et christianisme font preuve de négligence, voire de préjugés :

« Ce n'est pas avant d'arriver au troisième siècle après Jésus-Christ que l'on peut trouver suffisamment de sources (c'est-à-dire d'information sur les religions à mystère dans les écrits de l'époque) pour permettre de reconstituer de façon relativement complète leur contenu. Beaucoup trop d'écrivains utilisent cette source tardive (postérieure à 200 après Jésus-Christ) pour reconstruire l'expérience des religions à mystère au troisième siècle et ensuite en déduire, sans faire montre d'esprit critique, ce qu'ils pensent avoir été la nature antérieure de ces cultes. Cette pratique relève d'une conduite académique particulièrement mauvaise qui doit être réfutée. Une information sur un culte qui est rapportée plusieurs centaines d'années après la fin de l'écriture du canon du Nouveau Testament ne doit pas permettre de déduire ce qu'aurait été le statut de ce culte au premier siècle. La question fondamentale n'est pas l'influence qu'ont pu avoir les religions à mystère sur certaines parties de la chrétienté après 400 après Jésus-Christ, mais quel impact l'émergence de ces religions a pu avoir sur le Nouveau Testament au cours du premier siècle » (Ronald Nash, « Was the New Testament influenced by Pagan Religions? », *Christian Research Journal*, hiver 1994).

La réponse à cette dernière question est tout simplement : « aucune ». En fait, il existe des preuves convaincantes que la plupart des religions à mystère païennes pourraient avoir utilisé des éléments issus des croyances chrétiennes aux deuxième et troisième siècles pour les utiliser à leur compte, en particulier au moment où la force et l'attraction du christianisme augmentaient sans cesse. « Il ne faut pas émettre sans la critiquer la supposition que les mystères ont toujours influencé le christianisme, dans la mesure où il est non seulement possible mais même probable que l'influence a eu lieu à l'inverse, » indique l'historien Bruce Metzger, spécialiste de l'histoire de l'Église primitive (*Historical and Literary Studies: Pagan, Jewish, and Christian*). Le fait que la

plupart des auteurs refusent même de considérer qu'il puisse exister une relation réciproque indiquant qu'ils sont moins intéressés par la vérité que par le fait d'attaquer le christianisme à tout prix.

Un grand nombre de spécialistes soulignent à profusion que les religions à mystère païennes étaient différentes du christianisme à bien des égards. Ces religions étaient basées sur les cycles annuels de la nature, elles mettaient l'accent sur un savoir ésotérique (caché), insistaient sur l'extase émotionnelle plus que sur le dogme et la doctrine, et leur but central était une expérience mystique. Elles étaient également très syncrétiques, assimilant des éléments provenant d'autres mouvements païens ou abandonnant certaines croyances sans s'attacher à un système de croyances ou à un enseignement définis, ce qui va à l'encontre de la tradition apostolique défendue avec tant d'ardeur par les chrétiens. (Nash, *The Gospel and the Greeks*). Plus important encore peut-être, il existe un contraste marqué entre le caractère mythologique des religions à mystère païennes et le caractère historique des Évangiles et des écrits du Nouveau Testament. « En ce qui concerne leur nature, une différence essentielle entre le christianisme et les Mystères se trouve dans la base historique du premier, et le caractère mythologique des seconds », écrit Metzger dans son ouvrage de référence intitulé *Historical and Literary Studies: Pagan, Jewish, and Christian*. Contrairement aux divinités des Mystères, qui étaient des figures brumeuses d'un passé imaginaire, l'Être Divin auquel les chrétiens vouaient un culte était identifié comme une Personne ayant réellement vécu sur terre seulement peu de temps avant l'écriture des premiers documents du Nouveau Testament. Dès les premiers temps, la foi chrétienne comprenait l'affirmation que Jésus "avait été crucifié sous Ponce Pilate." D'autre part, Plutarque estime nécessaire de prévenir la prêtresse Clea qu'elle ne devait pas croire qu'aucune des histoires [au sujet d'Isis et Osiris] s'était réellement passée de la façon dont on les racontait" (Metzger, *Historical and Literary Studies*, 13).

Dans cet esprit, nous allons maintenant examiner brièvement certaines des religions païennes auxquelles d'après Da Vinci Code Constantin et l'Église auraient emprunté ou volé des croyances essentielles au cours du quatrième siècle.

### **En parcourant le labyrinthe mithriaque**

Le mithriacisme, religion païenne, était l'une des plus importantes religions à mystères de l'Antiquité. Bien qu'il y ait eu beaucoup de débats érudits sur les origines exactes du culte de Mithra, on admet généralement qu'à l'origine, Mithra était un dieu persan représenté sous la forme d'une divinité bucolique veillant sur le bétail. Le mithriacisme ne fut pas introduit en Occident et dans le monde méditerranéen avant le premier siècle, au plus tôt, où il « émergea comme l'une des plus frappantes synthèses religieuses de l'Antiquité : au cours des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, il a balayé le monde romain, devenant la religion favorite des légions romaines et de plusieurs empereurs romains (Yuri Stoyanov...)

Cette deuxième forme de culte, contemporaine du christianisme, réservée aux hommes seulement, a été « souvent décrite comme une sorte de franc-maçonnerie romaine » (Stoyanov, 75). Au début du troisième siècle, cette forme aurait eu pour conséquence l'élévation de Mithra au statut de Sol Invictus (Soleil invincible).

Les érudits distinguent le tout premier mithriacisme iranien de la seconde forme romaine plus tardive, alors que ceux qui s'efforcent d'associer Mithra à Jésus ne font pas cette distinction.

Cette absence de distinction (volontaire ou non) entre les deux formes de mithriacisme conduit à intégrer les dernières croyances à la forme primitive pré-chrétienne du culte. Mais les croyances et les pratiques mithriaques que le christianisme est accusé « d'avoir volé » ne furent pas en vogue avant la fin du premier siècle, au plus tôt, arrivant bien trop tard pour influencer les Évangiles et leur représentation de Jésus. Malgré les nombreuses théories sur la manière dont le mithriacisme s'est déplacé de Perse à Rome, et comment il s'est transformé en cours de route, il est matériellement évident que « l'épanouissement du mithriacisme romain est survenu après la fixation du canon des Écritures, bien trop tard pour avoir eu la moindre influence sur ce qui apparaît dans le Nouveau Testament. De plus, aucun monument relatif à ce culte ne peut être daté avant 90 ou 100 après Jésus-Christ. Et cette datation elle-même demande de faire des hypothèses extrêmement généreuses » (Nash, *Le Nouveau Testament*). David Ulansey, auteur des *Origines des Mystères mithriaques*, conforte les hypothèses de Nash : « Les vestiges les plus anciens du culte remontent à environ la fin du premier siècle après Jésus-Christ et le mithriacisme atteint le sommet de sa popularité au cours du troisième siècle » (*Les mystères cosmiques de Mithra*).

Le mithriacisme était très syncrétique, englobant et empruntant un éventail éclectique de croyances et d'idées religieuses. Au moment où il est devenu populaire dans l'Empire romain, il était passé d'une religion grand public à une religion à mystères destinée à une petite élite. « Finalement », écrit Stoyanov, « cette nouvelle forme de culte composite qui se développa et fut largement diffusée dans le monde romain, était pratiquement une nouvelle religion à mystères dans laquelle l'ancien noyau irano-babylonien semble avoir été remodelé et plaqué dans un moule gréco-romain teinté de croyances astrologiques et de spéculations platoniciennes ».

De nombreuses et sérieuses différences existent entre le mythe de Mithra et les récits évangéliques de la vie de Jésus. Dans certains récits, Mithra est « né » en étant « extrait d'un rocher comme par un pouvoir magique caché. Il est montré nu, à l'exception d'un bonnet phrygien, brandissant un poignard et une torche ». (*Mithra, le dieu secret*. M.J. Vermaseren). Dans les légendes perses, il est né d'une mère vierge, Anahita, autrefois vénérée comme la déesse de la fertilité, qui nageait dans le lac Hamun, dans la province perse de Sistan, où Zoroastre/Zarathoustra avait laissé du sperme 400 ans plus tôt. Les chrétiens croient que Jésus est né d'une jeune fille vierge juive par le pouvoir de l'Esprit Saint.

L'exploit qui marque la vie de Mithra sur terre a été de capturer et de tuer un taureau volé à la demande du dieu Apollon pour symboliser le renouveau de la vie au printemps. Tandis que Mithra terrassait le taureau, d'autres animaux se joignaient à la mêlée. Après que Mithra eut accompli sa mission, Apollon et lui se querellèrent puis finalement se réconcilièrent et festoyèrent ensemble. (Peter Clark)

Les accomplissements qui ont marqué la vie de Jésus furent sa mort et sa Résurrection que les chrétiens considèrent comme des faits historiques qui se passèrent durant le premier siècle en Palestine et non dans un monde nébuleux et mythique. Parmi les autres différences, on peut citer d'un côté le dualisme quasi gnostique du système de croyances mithriaques et de l'autre la croyance que l'âme humaine a été déçue de son séjour céleste et doit y retourner après une période d'épreuves sur terre.

À l'origine, le mithriacisme n'avait pas la conception d'un dieu mort et ressuscité (Nash, *l'Évangile des Grecs...*). Malgré ce que prétend le *Da Vinci Code*, il n'y a aucun ancien récit de Mithra mourant et étant enseveli « dans un tombeau de pierre et ressuscitant le troisième jour ». Cette affirmation provient, en apparence, directement ou indirectement, de l'œuvre de Kersey Graves, *Les seize sauveurs crucifiés du monde* (1875), une œuvre de pseudo-érudition et de po-

lémique antichrétienne tellement mauvaise que même les athées et les agnostiques l'ont désavouée. Graves écrit que plusieurs divinités païennes, y compris Mithra le Médiateur, de Perse, ont ressuscité selon leur histoire respective, après avoir été enterrés pendant trois jours. Cependant Graves, comme à son habitude ne fournit aucune documentation. E.O. James, professeur d'histoire et de philosophie des religions à l'Université de Londres, se réfère à un ancien travail de Pseudo-Denis lorsqu'il note que « au contraire des autres divinités gréco-orientales, le dieu-sauveur persan (Mithra) ne passa pas lui-même de la mort à la vie, bien que par son acte sacrificiel (tuer un taureau) il ait été un « donneur de vie ».

James observe plus tard que le mithriacisme qui était un puissant adversaire du christianisme durant les troisième et quatrième siècles a été vaincu par le christianisme, non en étant absorbé, « mais parce que l'Église était capable de rencontrer ses adversaires sur le terrain solide du fait historique ». Le christianisme alla bien au-delà « de l'ancien cycle des drames saisonniers avec son arrière-plan polythéiste » et offrit aux initiés un « renouveau de la vie spirituelle et une rénovation des perspectives... à un point jamais atteint et hors de portée pour aucun système rival. En conséquence, le christianisme a finalement prévalu parce qu'il offrait un don de la vie différent de ceux proposés par les cultes païens ».

### **Cadeaux de Noël, auréoles, Christ enfant et autres détails**

Apparemment, l'histoire de la naissance de la divinité indienne Krishna et des présents d'or, d'encens et de myrrhe vient également de Graves et de son ouvrage *The World's Sixteen Crucified Saviors*. Dans le septième chapitre, Graves écrit :

« On nous dit que d'autres Sauveurs, à leur naissance, ont reçu la visite à la fois d'anges et de bergers, et également d'« hommes sages » ou tout au moins de grands hommes. Krishna, le huitième avatar d'Inde (1200 avant Jésus-Christ), ainsi que le raconte le « chroniqueur inspiré » de leur théocratie païenne, a reçu la visite d'anges, de bergers et de prophètes (avatars). « Immédiatement après sa naissance, il a reçu la visite d'un chœur de devatas (anges), et a été entouré de bergers, tous pénétrés de la certitude de sa grandeur à venir. » On apprend aussi que « de l'or, de l'encens et de la myrrhe » lui ont été présentés en guise de présents » (chapitre 7).

Graves omet fort opportunément de fournir quelque source ou citation que ce soit, et c'est l'une des raisons pour lesquelles son livre est depuis longtemps discrédité auprès des spécialistes des religions qui travaillent dans le domaine comparatiste. Mais cela n'empêche pas cette idée répandue de se retrouver sur de nombreux sites Internet, sans qu'aucun ne fournisse de sources ni de citations (et ils ne mentionnent que rarement le livre de Graves). Il y a une bonne raison à cette absence de preuve. Le Bhagavad-Gita (1er siècle après Jésus-Christ) ne fait pas mention de l'enfance de Krishna, et les récits le concernant que l'on trouve dans le Harivamsa Purana (aux alentours de 300 après Jésus-Christ) et le Bhagavata Purana (entre 800 et 900 après Jésus-Christ) ne font pas du tout référence à des cadeaux. Et même s'ils le faisaient, ces ouvrages ont été écrits bien après la naissance du Christ, ce qui rend cette revendication absurde.

L'auréole, utilisée dans l'art chrétien, était également dans un certain nombre de cultures pré-chrétiennes, y compris les cultures grecque et romaine, pour différencier les figures de dieux et de demi-dieux (voir *Oxford Dictionary of the Christian*). Les empereurs romains, par exemple, apparaissaient sur les pièces de monnaie auréolés de lumière. Ceci constitue un bon exemple de la

façon dont les chrétiens se sont peu à peu approprié un élément culturel et l'ont utilisé conformément à leur théologie et leurs pratiques. Pour les chrétiens, reprendre cet attribut est à peu près aussi scandaleux que pour les artistes plus tard de dépeindre Jésus vêtu comme un philosophe ou habillé d'un costume datant d'une époque historique postérieure. L'utilisation de l'auréole constituait un choix naturel pour l'art chrétien dans la mesure où Moïse comme Jésus sont décrits dans la Bible avec des visages rayonnants lorsque des événements importants se sont produits. Le visage de Moïse est inondé de lumière lorsqu'il redescend du mont Sinaï et en présence de Dieu (Ex 34, 29-35), et au moment de la Transfiguration, le visage de Jésus « prit l'éclat du soleil, ses vêtements devinrent lumineux de blancheur » (Mat 17, 2). L'utilisation des auréoles dans l'iconographie chrétienne correspond tout simplement au fait que les chrétiens ont ressenti la pertinence d'un motif artistique et l'ont employé en fonction de leurs besoins spécifiques.

Langdon affirme que « les dessins stylisés représentant Isis s'occupant de son fils Horus miraculeusement conçu sont devenus le schéma de nos images modernes de la Vierge Marie berçant l'enfant Jésus. » Il s'agit d'une remarque surprenante, puisque toute personne sensée reconnaîtra que l'on peut difficilement considérer l'image d'une mère berçant son enfant comme appartenant spécifiquement à une culture ou à une religion. Les artistes chrétiens ont sans aucun doute copié les attitudes de personnages de l'art païen, y compris celles de mères ou de déesses berçant leur enfant. L'une des plus anciennes images de Marie fait partie d'une fresque de la fin du 2<sup>e</sup> siècle ou du début du 3<sup>e</sup> siècle retrouvée sur le mur des catacombes de Priscille à Rome, à laquelle le Pape Jean-Paul II a fait référence dans une audience générale le 23 mai 1990 (André Grabar, *Le Premier Art chrétien*). La Vierge et l'Enfant ont été dépeints de bien des façons au cours de l'histoire, chaque représentation reflétant la culture du peintre ou du sculpteur qui l'a exécutée.

Ainsi que Nash et d'autres l'ont fait remarquer, la question centrale n'est pas celle de la ressemblance, mais des différences. La déesse égyptienne Isis faisait partie d'un culte polythéiste de la fertilité. Après l'assassinat et le démembrement de son mari Osiris, Isis part à la recherche des morceaux de son corps, les rassemble tous et lui redonne vie, lui donnant accès non à une vie terrestre mais à une vie souterraine, comme « dieu mort » (E.O. James, *The Cult of the Mother-Goddess*). À l'origine, Isis était une déesse parmi d'autres et Horus, son fils, était l'un des huit dieux « de l'ennéade » (James, op. cit.). Le culte d'Isis s'est établi en Grèce aux alentours du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, où elle est restée une déesse de la fertilité, et est devenue une divinité populaire dont on pouvait trouver des temples dans de nombreuses villes. Sous sa forme hellénistique, le culte d'Isis était une religion païenne à mystères dans laquelle les adeptes étaient soumis à des rites occultes et ésotériques.

Langdon affirme que « la mitre, l'autel, la doxologie et la communion, c'est-à-dire l'acte de "manger Dieu" ont été directement repris de religions à mystères païennes antérieures ». Tout d'abord, il faut encore une fois souligner que les « religions à mystères », à proprement parler, ne sont apparues qu'à la fin du premier siècle au plus tôt, ce qui fait qu'il était impossible pour les premiers chrétiens de leur prendre, emprunter ou voler beaucoup d'éléments. Le mot « mitre » provient du mot grec mitra, qui désigne un « turban » ou un « bandeau ». C'est la coiffe liturgique et l'un des insignes de l'évêque (*Oxford Dictionary of the Christian Church*). Elle n'est apparue à l'Ouest qu'au milieu du 10<sup>e</sup> siècle et n'a pas été utilisée par les évêques de l'Est avant la prise de Constantinople en 1453. À l'Est, elle semble dériver de la couronne portée par les empereurs byzantins ; à l'Ouest, elle paraît être une variation sur une coiffe non officielle, appelée camelaucum, portée par le pape lors de processions. Dans les deux cas, le lien avec les religions à mystères est inexistant.

Les autels constituent un élément commun à de nombreuses religions, et l'on peut trouver

plus de trois cents références à des autels dans l'Ancien Testament. Ainsi, ce concept d'autel n'était pas une nouveauté pour les premiers chrétiens, qui étaient tous Juifs, surtout dans la mesure où l'autel du Temple était au centre de la religion judaïque. Il n'est pas surprenant de trouver plusieurs références à des autels dans le Nouveau Testament, y compris des allusions à l'autel du Temple dans les Évangiles (Mt 5, 23-24 ; 23, 18-20; Lc 1, 11) et à l'autel divin dans la salle du trône de Dieu dans l'Apocalypse (Ap 6, 9; 8, 3-5; 9:13; 11, 1; 14, 8; 16, 7). On peut également mentionner ce passage dans l'épître aux Hébreux : « Nous avons un autel auquel n'ont pas le droit de manger ceux qui restent au service du tabernacle » (Hb 13, 10). Il s'agit probablement d'une référence à la table eucharistique des chrétiens, et un tel langage est aussi communément employé par les premiers Pères de l'Église. Par exemple, Ignace d'Antioche (mort aux environs de 110), écrivant à l'église de Philadelphie, indique : « Ayez soin de ne participer qu'à une seule eucharistie car il n'y a qu'une seule Chair de Notre Seigneur Jésus-Christ, et un seul calice pour nous unir en Son Sang, un seul autel, comme un seul évêque avec le presbyterium et les diacres, mes compagnons de service. Ainsi, tout ce que vous ferez, vous le ferez selon Dieu. » (Lettre aux Philadelphiens). D'autres références à l'autel chrétien apparaissent dans les écrits de Tertullien et de Cyprien.

Une doxologie est tout simplement un hymne ou un discours de louange et de gloire (de doxa, la gloire, et logos, le mot). On trouve dans presque toutes les religions des déclarations concernant la gloire et le pouvoir de la divinité, reflétant le désir naturel de l'homme de reconnaître ce qui est sacré et différent. Traditionnellement, on distingue trois types de doxologie dans la chrétienté historique : la Grande Doxologie, la Petite Doxologie, et les Formes Métriques. Langdon fait probablement allusion à la Grande Doxologie, qui commence par cette prière de louange : Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous Vous louons, nous Vous bénissons, nous Vous adorons, nous Vous glorifions. Nous Vous rendons grâces pour Votre gloire infinie. Seigneur Dieu, Roi du ciel, ô Dieu, Père tout-puissant. Seigneur fils unique, Jésus-Christ. Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père. Qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Qui effacez les péchés du monde, recevez notre prière. Qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur. Le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ. Avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père. Amen.

Le langage de cette prière provient directement de passages du Nouveau Testament, et il reflète tout entier les croyances uniques des chrétiens. Un tel langage ne venait pas, c'est évident, des païens qui étaient pour la plupart polythéistes et qui ne croyaient ni en la Trinité, ni en la divinité de Jésus-Christ.

L'allusion de Langdon à l'acte de « manger Dieu » est certainement une référence au culte de Mithra, puisqu'il s'agit de la seule religion à mystères à inclure une célébration ressemblant à l'Eucharistie (Nash, *The Gospel and the Greeks*). La plupart des autres Mystères, tel le culte d'Orphée, ne comprenaient même aucun repas sacré. Dans son ouvrage de religion comparée, E.O. James écrit que « la vision du sacré [des chrétiens] différait de celle des païens sur un certain nombre de points essentiels. À ce que l'on sait, les initiés dans ces cultes n'étaient pas baptisés au nom du dieu-sauveur ou de la déesse, et ils ne recevaient pas non plus de don spirituel consécutif à cette purification. » Jones poursuit en indiquant que l'Eucharistie chrétienne était intimement liée à une vie de sainteté et de pureté, alors que « en principe l'initiation à un culte à Mystères était une fin en soi, indépendamment de considérations éthiques » (Jones, *Comparative Religion*).

Dans le mythe de Mithra, le dieu ne meurt même pas, il est un dieu rédempteur pour avoir tué un taureau. Les initiés au culte de Mithra mettaient en scène cet épisode mythologique et le sang d'un taureau sacrifié était répandu sur les initiés au cours de la cérémonie. Aux stades supérieurs

de ce culte, les membres participaient à un repas sacré de pain et d'eau (ou de vin, mais ce détail est encore matière à débat), mais rien ne permet d'affirmer que les participants considéraient qu'ils « mangeaient Dieu. » On ne sait que peu de choses sur ce repas, ce qui rend toute comparaison exhaustive avec la communion chrétienne difficile.

Néanmoins, le contexte et le caractère juif du repas de Pâques, la dernière Cène, et de l'eucharistie chrétienne sont des éléments qui structurent les rites et sacrements chrétiens, et non païens. « Sous la plupart des angles, écrit Metzger, le caractère juif du cadre, du personnage, et de la piété qui transparait dans ce rite est omniprésent dans tous les récits sur l'origine de la Cène ». Ce caractère juif a été étudié par Jean Daniélou dans sa remarquable étude, *La Bible et la liturgie* :

« L'Eucharistie est l'accomplissement du repas du culte juif. Elle représente donc, comme le faisaient ces repas [communautaires juifs], l'adhésion aux bienfaits de l'Alliance... En fait, le repas au cours duquel le Christ institue l'Eucharistie semble avoir été un repas rituel, appelé chaboura, qu'il est coutume de célébrer dans les communautés juives... C'est donc dans ce cadre du repas sacré juif que le Christ a mis en place le repas de la Nouvelle Alliance, de la même façon que c'est dans le cadre de la commémoration juive de Pasch qu'Il est mort sur la Croix »

## **Le Dimanche et le jour de Noël**

Teabing affirme que « même le jour de culte hebdomadaire chrétien a été volé aux païens. » (*Da Vinci Code*, 232). Ceci est faux. Fausse également la déclaration de Langdon selon laquelle à l'origine, les chrétiens célébraient le sabbat juif (le samedi) mais le changèrent au dimanche sous l'influence de Constantin, de sorte qu'il « coïncide avec la vénération païenne du jour du soleil. » (p. 232-3)

Ceci impliquerait que pendant presque trois cents ans, jusqu'au règne de Constantin, les chrétiens auraient célébré leur liturgie le samedi. Mais les chrétiens du Nouveau Testament fêtaient déjà le dimanche, ou « jour du Seigneur », comme cela est décrit dans l'Apocalypse 1, 10. Ceci pour honorer le jour où Jésus vaincu la mort par sa résurrection ; ayant été crucifié un vendredi, sa résurrection eut lieu le troisième jour (cf. Mc, 16 -2) – le jour après le sabbat, ou dimanche (le sabbat étant le seul jour de la semaine auquel les juifs donnaient un nom les autres jours étaient simplement dénombrés : « premier jour », « deuxième jour », etc.) On fait référence à cette pratique dans les Actes des Apôtres 20, 7 : « Le premier jour de la semaine, comme nous étions assemblés pour la fraction du pain, Paul qui devait partir le lendemain, s'entretint avec les disciples et prolongea son discours jusqu'à minuit. ». L'apôtre Paul mentionne dans sa première lettre aux Corinthiens (1 Co 16, 2) que la collecte et les offrandes devaient être mises de côté et épargnées le premier jour de la semaine. Ceci indique que les premiers chrétiens considéraient le lendemain du jour du sabbat juif, comme le plus important de la semaine.

Nombreuses sont les références des premiers Pères de l'Église à la pratique religieuse des premiers chrétiens « le jour du Seigneur » (ou « Dies Dominica », comme cela fut ensuite connu en Occident).

Ignace d'Antioche écrit vers l'an 110, « Comment pourrions-nous vivre sans ce mystère dont nous avons reçu la foi et dans lequel nous perséverons pour être trouvés authentiques disciples

du Christ, notre seul Maître, lui, du moment que les prophètes aussi, étant ses disciples dans l'Esprit, l'attendaient comme maître, si ceux qui vivaient dans l'ancien état des choses sont venus à une nouvelle espérance, n'observant plus le sabbat mais vivant selon le jour du Seigneur, jour où notre vie s'est levée par Lui et par sa mort ? » (Épître aux Magnésiens). L'Épître de Barnabé, qui a probablement été écrite avant la fin du premier siècle, affirme « C'est la raison pour laquelle nous observons aussi le huitième jour par des réjouissances, jour où Jésus est aussi ressuscité des morts et s'est manifesté puis est monté Ciel ». On trouve de nombreuses références au « huitième jour » dans les écrits des Pères de l'Église, comme Daniélou le souligne dans « La Bible et la Liturgie » - chap. 15, « Le jour du Seigneur » et au chapitre 16 « Le huitième jour ». Daniélou souligne simplement que « Le jour du Seigneur est une institution purement chrétienne ; on ne peut trouver son origine que dans le fait de la Résurrection du Christ le jour suivant le sabbat. ». Une des premières autres références - non-canonique - au jour du Seigneur se trouve dans la Didaché : « Et le jour du Seigneur, après vous être rassemblés, rompez le pain, et offrez l'Eucharistie, ayant d'abord confessé vos péchés, de sorte que votre sacrifice soit pur » (14,1.). St Justin, martyr, écrivant au milieu du deuxième siècle, fait la première référence, chez un écrivain chrétien, au « dimanche ». Les références précédentes ne parlaient que du jour du Seigneur.

Brown semble penser qu'à partir du moment où l'observance du dimanche en tant que jour de repos n'était pas sanctionnée par les autorités civiles avant le quatrième siècle, le dimanche n'a pas pu être observé avant cette date. Mais plus de cent ans plus tôt, autour de l'an 200, Tertullien écrit à propos du dimanche en tant que jour de repos, « Nous, quoi qu'il en soit — comme nous l'a enseigné la tradition — le jour de la Résurrection de notre Seigneur, gardons nous non seulement de nous agenouiller, mais de toute posture, ou attitude de sollicitude, délaissant même nos affaires... de sorte de ne laisser aucune place au démon. » (De Orat., XXXIII ; cf. Ad nation., I, XIII ; Apolog., XVI). Le Concile d'Elvire, un concile local d'Espagne réuni autour de 303, décréta que le dimanche devait être un jour spécial de culte et de repos, affirmant : « Si quelqu'un dans la ville négligeait de se rendre à l'église trois dimanche de suite, il faudrait l'excommunier durant une courte période, de sorte qu'il puisse être corrigé (canon XXI). Deux décennies plus tard, en 321, Constantin déclara officiellement le dimanche jour de repos dans l'Empire Romain « commandant de s'abstenir de travailler, y compris dans les affaires légales, pour les gens des villes, mais permettant les travaux de la ferme ». (Oxford Dictionary of the Christian Church ». Dès lors que les chrétiens considéraient Jésus « le Soleil de Justice » (Mal 4, 2) cité dans l'Ancien Testament, et « La lumière du monde » (Jn 8, 12 ; 9, 5) ils pensèrent que le Vrai Dieu remplacerait le vieux dieu romain du Soleil. Saint Jérôme écrit (345-420) « Le jour du Seigneur, le jour de la Résurrection, le jour des chrétiens est notre jour. C'est pour cela qu'Il est appelé le jour du Seigneur : car c'est ce jour-là que le Seigneur est monté victorieux auprès du Père. Si les païens l'appellent jour du soleil, nous aussi nous le confessons volontiers : car aujourd'hui s'est levée la lumière du monde, aujourd'hui est apparu le soleil de justice dont les rayons apportent le salut. » (St Jérôme, cité dans le Catéchisme de l'Église Catholique).

Les chrétiens ont-ils pris le 25 décembre « anniversaire d'Osiris, d'Adonis et de Dionysos » comme date de célébration de la naissance de Jésus ? Beaucoup de chrétiens ont globalement adhéré à cette opinion et ont souligné que les chrétiens s'étaient appropriés cette importante fête païenne comme pour montrer la supériorité du Vrai Dieu fait Homme, Jésus. Récemment, cependant, quelques érudits ont avancé que le 25 décembre n'avaient pas été repris des païens par les chrétiens mais vice-versa.

Dans un article du magazine « Touchstone » intitulé « Calculating Christmas » William J. Tighe, professeur d'Histoire, explique « l'idée d'une date prise aux païens fut avancée par deux chercheurs de la fin du XVII et du XVIII siècle. Paul Ernst Jablonski, un allemand protestant,

souhaitait montrer que la célébration de la naissance du Christ le 25 décembre était l'une des nombreuses paganisations du christianisme que l'Église du IV<sup>e</sup> siècle avait embrassée, l'une des nombreuses dégénérescences qui ont transformé le pur christianisme apostolique en catholicisme. Dom Jean Hardouin, moine bénédictin, a cherché à démontrer que l'Église Catholique avait adopté des fêtes païennes pour des fins chrétiennes, sans paganiser l'Évangile. »

Tighe souligne qu'aucun des cultes romains n'avait de célébration majeure le 25 décembre. C'est l'empereur Aurélien (270-275) qui « semble avoir promu l'établissement de la fête de « la naissance du Soleil Invincible » comme moyen d'unifier les différents cultes païens de l'Empire Romain autour de la commémoration de la « renaissance » annuelle du soleil... En créant la nouvelle fête, il souhaitait que le début de l'allongement de la lumière du jour et la fin de l'allongement de la nuit, le 25 décembre, soit le symbole de l'espoir d'une « re-naissance » ou d'un perpétuel rajeunissement de l'Empire Romain, fruit d'un maintien du culte des dieux dont la protection (selon les Romains) avait conduit Rome à la grandeur et à la domination du monde. »

Une fois que le christianisme se fut séparé du judaïsme (spécialement après la destruction du temple de Jérusalem en 70 après Jésus-Christ) et émergea comme religion unique, il chercha à calculer la date exacte du jour de la naissance de Jésus. Une certaine confusion régnait alors, due aux différents calendriers ; après de nombreux débats et difficultés diverses, les chrétiens d'Orient choisirent le 6 avril et les chrétiens d'Occident le 25 mars pour la date de la crucifixion de Jésus. À ce sujet, l'ancienne et obscure notion d'un « âge intégral » fit son apparition : il s'agissait d'une croyance selon laquelle les prophètes de l'Ancien Testament mourraient soit à la même date que celle de leur naissance, soit à celle de leur conception. La majorité des chrétiens acceptaient le 6 avril ou le 25 mars comme la date de conception de Jésus, arrivant ainsi au 6 janvier (Orient) et au 25 décembre (Occident) pour sa date de naissance. Bien que ces dates ne fussent devenues « officielles » qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, elles furent célébrées sous Aurélien et Constantin. Ainsi, affirme Tighe, « la fête païenne que l'empereur Aurélien institua à cette date en l'an 274 ne constituait pas seulement la volonté d'utiliser le solstice d'hiver pour faire un geste politique mais une quasi-tentative de donner une signification païenne à une date d'importance pour les romains devenus chrétiens. Les chrétiens, à leur tour, purent à une date ultérieure se réapproprier la fête païenne de « la naissance du Soleil Invincible » pour faire référence à cette occasion à la naissance du Christ, à la naissance du « Soleil de Salut » ou au « Soleil de Justice ».

Il ne fait aucun doute que les premiers chrétiens évoluant dans une culture païenne et influencés par le paganisme, aient utilisé parfois les mêmes termes et mobiles que leurs voisins païens en décrivant leurs croyances. Mais le succès de la foi chrétienne était impossible à ignorer pour les païens et certains d'entre eux pensèrent à en emprunter ses idées ; ou tout au moins, sa terminologie dans leurs rites et leurs pratiques.

### **Que s'est-il réellement passé au Concile de Nicée ?**

Brown fait plusieurs remarques trompeuses à propos du Concile de Nicée, y compris l'affirmation (faite par Teabing, qui apparemment n'a jamais étudié ni l'histoire ancienne ni celle de l'Église) que c'est le lieu où l'on déclara pour la première fois que Jésus était de nature divine. Il est impossible de faire ici toute l'histoire du Concile de Nicée qui se réunit en 325. Un bref rappel des faits de base suffira à montrer l'énormité des affirmations faites dans Da Vinci Code.

Le Concile de Nicée fut le premier concile œcuménique rendu possible par le soutien de Constantin et son désir de mettre fin aux divisions et controverses que causait l'hérésie arienne. Arius (260-336) était un prêtre originaire d'Alexandrie connu pour ses prédications et son style de vie ascétique. Aux environs de 319, il attira l'attention en prêchant que Jésus n'était pas pleinement divin mais qu'il était inférieur au Père. Arius soutenait que le Fils n'avait pas existé de toute éternité mais qu'il était un être créé engendré par le Père en tant qu'instrument d'abord de création puis de salut. Autrement dit, Arius croyait que Jésus, le Fils de Dieu, n'était pas Dieu par nature mais était au contraire un dieu inférieur.

Cette croyance fut condamnée par l'évêque Alexandre au cours d'un synode réuni à Alexandrie aux environs de 320, où quatre-vingt-dix huit évêques sur cent votèrent contre les positions d'Arius. Cependant, les enseignements du prêtre éveillèrent l'intérêt et se répandirent rapidement, en partie grâce à l'utilisation intelligente de refrains faciles à retenir proclamant ses doctrines et grâce aussi au soutien d'Eusèbe, l'évêque de Césarée et l'un des grands savants de son temps. Les idées d'Arius s'avèrent si populaires et dérangeantes que Constantin décida de réunir les évêques et de mettre fin à la controverse. Il souhaitait avant tout l'unité plus que la précision théologique, mais il comprit de cette dernière dépendait la première.

Le 20 mai 325, un certain nombre d'évêques dont la grande majorité venait d'Orient se réunit à Nicée (aujourd'hui, Iznik, au nord de Constantinople). Le concile dura jusqu'au 25 juillet de la même année. Le nombre d'évêques présents est traditionnellement fixé à 318, sans doute un chiffre symbolique (cf. Gen. 14,14) ; le chiffre réel fut vraisemblablement entre 220 et 250 (Oxford Dictionary of The Christian Church). Pour des raisons de santé, le pape ne put se déplacer, mais il envoya deux diacres pour le représenter. « La plus grande partie des membres du Concile venaient des provinces de l'Empire où l'on s'exprimait en grec » écrit A.H.M. Jones. « La plupart d'entre eux étaient de simples pasteurs qui, tout naturellement, n'appréciaient pas le moindre changement dans la foi qu'on leur avait enseignée et qui éprouvaient peu de sympathie pour les paradoxes d'Arius. Plusieurs pouvaient se vanter d'avoir le titre de 'confesseur', ayant subi la prison, la torture et les travaux forcés à cause de leur foi ».

Ce caractère fruste et éprouvé de la plupart des évêques est totalement contraire au sous-entendu de Da Vinci Code, à savoir que les évêques acceptèrent humblement tout ce que leur dit l'empereur. Plusieurs de ces évêques étaient des survivants de la persécution de Dioclétien. Peut-on raisonnablement penser qu'ils allaient accepter sans broncher que Constantin changeât les articles de foi pour lesquels ils avaient déjà souffert et pour lesquels ils étaient prêts à mourir ? Constantin, bien que très impliqué dans le Concile, savait que sa place n'était pas celle d'un théologien ou d'un érudit mais qu'il était là pour aider à faciliter une réunion aussi structurée et productive que possible. Après tout, une des forces de la culture romaine, c'était l'organisation. Les Grecs, par ailleurs, étaient plus versés dans les matières de nuance et de détails théologiques.

Dans Da Vinci Code, Teabing affirme qu'au Concile de Nicée, Jésus fut reconnu comme « le Fils de Dieu » (p. 233). C'est faux. Cette affirmation vient aussi de Holy Blood, Holy Grail, qui soutient : « Ce qui est le plus important, c'est que le Concile de Nicée décida, aux voix, que Jésus était un dieu, pas un prophète mortel ». L'ironie est que Arius croyait que Jésus était un dieu mais pas pleinement Dieu. Comme nous l'avons déjà noté, les Évangiles se réfèrent à Jésus comme étant le Fils de Dieu plus d'une quarantaine de fois, et cette description est souvent utilisée par les premiers Pères de l'Église. Ainsi le Concile de Nicée a ratifié encore plus clairement et de façon définitive la croyance constante de l'Église. Cela a déjà été dit, la croyance dans la divinité du Christ remonte aux tous premiers jours de la chrétienté. Le Concile de Nicée s'est concentré sur

la définition de la relation entre le Père et le Fils et la condamnation des idées d'Arius qui auraient impliqué ou affirmé clairement que le Fils était inférieur au Père, un être créé et un dieu inférieur. Le Catéchisme de l'Église Catholique résume de façon compétente ce problème de base : « Le premier Concile œcuménique de Nicée en 325 professe dans son credo que 'le Fils de Dieu est engendré et non pas créé, de même nature que le Père » et a condamné Arius qui avait affirmé que le Fils de Dieu 'était venu de choses qui n'étaient pas' et qu'il provenait 'd'une autre substance' que celle du Père » (CEC 465).

Quant au « vote relativement serré », c'est le produit de l'imagination de Teabing et de Brown. Seuls deux évêques sur quelque 250 votèrent en faveur des positions d'Arius – plus de 99% des évêques maintinrent que le Fils était égal au Père et consubstantiel. Même Holy Blood, Holy Grail, qui semble avoir été la source principale de Brown sur ce sujet, ne se trompe pas, reconnaissant dans une note concise : « 218 pour, 2 contre ». L'ouvrage ajoute aussi « Le Fils fut alors déclaré égal au Père ». Pas tout à fait. « Il fut déclaré être consubstantiel ; il reste une personne séparée. Une fois encore, la version embellie de Brown est non seulement incorrecte mais complètement opposée à la vérité.

Teabing affirme aussi que pendant le Concile, « plusieurs aspects de la chrétienté » firent l'objet de débats et de votes. La formulation implique que ces « aspects », d'une certaine façon, étaient nouveaux et uniques ; la liste énumère « la date de Pâques, le rôle des évêques, l'administration des sacrements et, bien sûr, la divinité de Jésus ». Les vingt canons, ou lois, du concile furent en réalité assez prosaïques et furent « en grande partie, une répétition de mesures adoptées onze ans auparavant au concile latin tenu en Arles, en Gaule » (Philip Hughes, *The Church in Crisis, A History of The General Councils*). Cinq des canons traitaient du problème délicat de ceux des chrétiens qui s'étaient séparés de l'Église pendant les persécutions récentes, donnant des directives pour la pénitence, le retour à la Sainte Communion et autres. Deux autres canons traitaient de la réadmission des schismatiques hérétiques : les Novatiens et les disciples de Paul de Samosate, ancien évêque d'Antioche qui avait été déposé en 268 en raison d'activités criminelles et pour avoir prêché l'hérésie. Quelque dix canons traitaient de problèmes relatifs au clergé : « Personne ne pourra être ordonné s'il s'est fait châtrer, ni personne converti tout récemment... Aucun clerc, évêque, prêtre ou diacre ne changera de diocèse. Il est interdit aux clercs de percevoir des intérêts sur un prêt financier et, en cas d'infraction, ils seront démis » (Hughes, *The Church in Crisis*). D'autres canons traitaient de questions de juridiction pour les trois sièges les plus célèbres de l'ancienne Église : Alexandrie, Antioche et Jérusalem.

Le problème de Pâques et de sa date était assez compliqué ; il fut traité pendant le Concile parce que l'empereur souhaitait l'unification en matière d'observance religieuse. À l'époque, les églises de différentes régions célébraient Pâques à des dates différentes. La confusion était due en partie au calendrier lunaire des Juifs et à l'antagonisme de certains chrétiens à l'égard des Juifs, refusant de célébrer Pâques le même jour que la Pâque juive [pour plus de détails, voir l'article de l'Encyclopédie Catholique sur ce sujet]. Le concile chercha à imposer une date unique, mais les résultats furent mitigés et la controverse devait durer pendant plusieurs siècles. Dans ce cas comme dans le cas des canons, aucune question de dogme ne fut traitée. Il s'agissait de questions de discipline, liées à des questions de vie quotidienne et de problèmes de pastorale concrets auxquels l'Église devait faire face au milieu de la confusion, de conditions qui changeaient rapidement et de bouleversements culturels.

## Conclusion

Au cours de nos recherches pour la rédaction de cette critique, nous avons été sidérés par l'audace des affirmations incorrectes voire complètement erronées de Brown à propos de pratiquement tout événement ou personnage historique sur lequel il écrit. Il n'est pas exagéré de dire qu'on est surpris de trouver des remarques correctes sur ces éléments, et c'est chose rare. Certains se demanderont pourquoi il faut s'inquiéter d'un ouvrage de fiction : la façon qu'a Brown de prétendre que son roman est fondé sur des recherches méticuleuses et des faits historiques, les réactions extrêmement élogieuses et positives que Da Vinci Code a suscitées rendent cette mise au point indispensable. C'est particulièrement indispensable dans la mesure où tant de gens, catholiques ou non, sont désarçonnés par la présentation que ce roman fait de l'histoire de l'Église et où beaucoup admettent que leur foi a été ébranlée en lisant ce best-seller.

© 2006, [Bureau d'information de l'Opus Dei sur Internet](#)

# Les problèmes théologiques que soulève le Code Da Vinci

**Da Vinci Code se présente comme une œuvre de fiction. Mais certains ont prétendu qu'il avait fait l'objet de "recherches méticuleuses", et qu'il constituerait même un bon outil pour la réflexion théologique. En fait nombre des affirmations qu'on y trouve contredisent à la fois les recherches scientifiques et l'enseignement chrétien traditionnel.**

08 Avril 2005

*Da Vinci Code* se présente comme une œuvre de fiction. Mais certains ont prétendu qu'il avait fait l'objet de "recherches méticuleuses", et qu'il constituerait même un bon outil pour la réflexion théologique.

En fait nombre des affirmations qu'on y trouve contredisent à la fois les recherches scientifiques et l'enseignement chrétien traditionnel.

Les questions théologiques soulevées dans ce livre peuvent être regroupées sous quatre chapitres : l'homme et la femme, la Bible, Jésus-Christ, l'Église.

Il faut espérer que ce livre incitera ses lecteurs à prendre connaissance de ce qu'enseigne véritablement l'Église sur ces thèmes importants. Nous proposons ici une bibliographie à tous ceux qui souhaiteraient mener une étude plus approfondie.

## **L'homme et la Femme**

Le Code Da Vinci cite de manière erronée l'enseignement de l'Église sur la femme, la sexualité, la famille et la prêtrise réservée aux hommes non mariés. Il dit par exemple que l'Église enseigne que la sexualité est mauvaise en soi, que le mariage est mauvais, alors que le mariage est l'un des sept sacrements que célèbrent les catholiques.

Il est également affirmé de façon injuste et fausse que l'enseignement de l'Église procède d'une position misogyne.

*Pour plus de sources sur l'enseignement de l'Église :*

- [Lettre aux Femmes](#), Jean Paul II, 1995.
- [Sur la dignité de la Femme \(Mulieris Dignitatem\)](#), Jean Paul II, 1988
- [Sur l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes \(Ordinatio Sacerdotalis\)](#), Jean Paul II, 1994

## **La Bible**

Le canon des Écritures est l'ensemble des livres qui ont été retenus dans la Bible.

Da Vinci Code déforme les connaissances historiques sur la manière dont ce canon a été établi, affirmant que l'Église a éliminé d'autres Évangiles (dits apocryphes) pour affermir sa puissance et sa vision machiste du christianisme. Ces apocryphes auraient eu autant de partisans que les quatre Évangiles canoniques, avant d'être injustement supprimés.

En fait, les quatre Évangiles (Matthieu, Marc, Luc et Jean), figurent dans la Bible parce qu'il y

a eu consensus, parmi les premiers chrétiens, sur le fait qu'ils présentaient l'enseignement véritable que Jésus avait laissé à ses apôtres.

L'Église n'a pas ajouté les « Évangiles gnostiques » postérieurs au canon de l'Écriture, parce qu'ils contenaient des idées contraires à la foi chrétienne (ces Évangiles gnostiques ne promeuvent d'ailleurs pas les idées que Da Vinci Code leur prête).

*Pour plus d'informations sur le canon des écritures :*

- [Dei Verbum : Constitution dogmatique sur la Révélation Divine](#), Consile Vatican II, 1965

### **Jésus-Christ**

Da Vinci Code présente la divinité de Jésus-Christ comme une invention du quatrième siècle dont les raisons sont purement politiques. On y apprend que les adeptes du Christ voyaient en lui un grand professeur de morale et un leader politique, mais pas Dieu. En outre, le livre présente l'évolution de l'enseignement de l'Église sur le Christ comme un conflit entre humanité et divinité.

L'Église enseigne, en fait, que le Christ est à la fois homme et Dieu.

*Ce qu'enseigne l'Église sur le Christ :*

- [« Dominus Iesus », sur l'unicité et l'universalité salvifique de Jésus Christ et l'Église](#), Congrégation pour la Doctrine de la Foi, 2000

### **L'Église**

En arrière-plan de toutes ces inexactitudes on trouve un présupposé implicite : la hiérarchie et le magistère de l'Église n'ont pas été établis par le Christ et ne sont pas guidés par le Saint-Esprit. Ce seraient plutôt des organes de pouvoir politique, créés et gérés par des hommes afin de satisfaire leurs appétits et leurs ambitions. Le roman ne se contente pas de dire que certains dirigeants catholiques ont été corrompus : il va jusqu'à affirmer que la fondation même de l'Église a été une invention purement humaine.

*Autres sources sur l'Église :*

- [Lumen Gentium : Constitution dogmatique sur l'Église](#)

*Documentation générale :*

- [Cathéchisme de l'Église Catholique](#)

# Le Code Da Vinci, l'Église Catholique et l'Opus Dei

La Prélature de l'Opus Dei répond à quelques questions concernant Da Vinci Code

08 Avril 2005

## 1. Que pense l'Opus Dei du Code Da Vinci ?

Beaucoup de lecteurs sont intrigués par les affirmations relatives à l'histoire chrétienne et à la théologie présentées dans le Code Da Vinci. Nous aimerions tout d'abord leur rappeler que **le Code Da Vinci n'est qu'une œuvre de fiction**, non pas une source fiable sur des sujets théologiques.

Le livre a éveillé l'intérêt du public sur les origines de la Bible et certaines doctrines chrétiennes essentielles, comme la divinité de Jésus Christ. Ce sont là des thèmes d'étude passionnants et fondamentaux. Nous encourageons les personnes intéressées à consulter les nombreux travaux scientifiques qui existent... mais qui ne se trouvent pas dans les rayons « fiction » des bibliothèques !

Une recherche approfondie et un peu d'esprit critique montreront aux lecteurs que les allégations du code Da Vinci sur Jésus Christ, Marie-Madeleine et l'histoire de l'Église n'ont aucun fondement sérieux. Par exemple, le livre avance l'idée que c'est au 4ème siècle que, pour des raisons politiques, l'Empereur Constantin a créé la doctrine de la divinité du Christ. L'évidence historique montre le contraire : le Nouveau Testament et les tout premiers écrits chrétiens manifestent la croyance en la divinité du Christ de son vivant.

La description étrange que fait de l'Opus Dei le Code Da Vinci est fautive, tant dans son ensemble que dans les détails de son fonctionnement. Il est impossible de se faire une opinion sur l'Opus Dei à partir de la lecture de ce livre.

Nous recensons ci-après quelques réponses aux assertions de M. Brown.

## 2. L'Opus Dei est-il hostile au Concile Vatican II et au monde moderne ?

Un point essentiel du message de l'Opus Dei est que les laïcs chrétiens sont appelés à prendre leur place dans le monde moderne, sans le rejeter ni s'en retirer, mais au contraire en s'y impliquant et en l'améliorant par leur témoignage de vie chrétienne.

Ainsi, l'Opus Dei soutient et diffuse tous les enseignements de l'Église, y compris ceux du Concile Vatican II, qui a confirmé la doctrine du rôle des laïcs telle que la proclame l'Opus Dei.

### Jean Paul II :

« (L'Opus Dei) a comme but la sanctification de la vie en restant dans le monde, à son lieu de travail et son activité professionnelle. Il propose de vivre l'Évangile dans le monde, en y étant immergé, pour pouvoir le transformer et le racheter par son propre amour pour le Christ. Ceci est vraiment un grand idéal, qui dès le début a anticipé la théologie du laïc, théologie qui est une marque caractéristique du Concile et de l'Église actuelle »

*L'Osservatore Romano, 27 août, 1979.*

**Professeur Élisabeth Fox-Genovese**, professeur d'histoire à l'Université d'Emory, directrice et fondatrice de l'Institute for Women's Studies, et directrice du Journal of the Historical Society :

« L'Opus Dei se donne un objectif résolument moderne: sanctifier la vie – surtout le travail – dans le monde. Le nom même d'Opus Dei, qui veut dire travail de Dieu, reflète bien cette mission. Des gens ordinaires, qui ont des vies ordinaires, peuvent sanctifier leur travail, quel qu'il soit, et de ce fait promouvoir la sainteté de la vie quotidienne... Les membres de « l'Œuvre » peuvent être des mères au foyer, des politiciens, des professeurs d'université, des enseignants, des directeurs d'école, des scientifiques, des assistantes sociales, des décorateurs d'intérieurs, des spécialistes de la communication, des hommes ou des femmes d'affaires, ou de toute autre profession. »

*Extrait d'une communication du 3 janvier 2004.*

**Cardinal Joseph Ratzinger**, Préfet de la Congrégation du Saint Siège pour la Doctrine de la Foi :

« Grâce à tout cela, j'ai mieux compris le caractère véritable de l'Opus Dei, une union surprenante d'absolue fidélité à la grande tradition de l'Église et à sa foi, et en même temps une ouverture inconditionnelle à tous les défis de ce monde, que ce soit dans le domaine du travail, de l'enseignement ou de l'économie. »

*L'Osservatore Romano, 6 octobre 2002.*

**Cardinal Joseph Bernardin**, ancien archevêque de Chicago, aujourd'hui décédé :

« (Le fondateur de l'Opus Dei) avait une vision et une forte conviction de ce que plus tard le Concile Vatican II, soulignera comme « l'appel universel à la sainteté. »

*Homélie du 1er juillet 1992.*

**Cardinal Basil Hume**, O.S.B., ancien archevêque de Westminster, aujourd'hui décédé :

« Ce message (de saint Josémariam) annonçait déjà, il y a soixante-dix ans, le décret de Vatican II sur la place et le rôle des laïcs dans le monde... C'est ma conviction que nous commençons à comprendre lentement ce que l'Esprit essayait de nous dire à travers la Concile. Et l'Esprit continue à appeler... Assurément l'Esprit Saint nous appelle aujourd'hui à un plus grand degré de sainteté, à approfondir notre vie spirituelle. Ce fut le rôle des mouvements, sûrement aussi celui de la Prélature de l'Opus Dei, que d'aider et de guider sur ce chemin vers la sainteté. »

*Extrait d'une homélie prononcée le 2 octobre 1998, à la messe d'actions de grâce à Londres pour le 70ème anniversaire de la fondation l'Opus Dei.*

**Saint Josémariam Escriva**, fondateur de l'Opus Dei :

« Une de mes plus grandes joies a été précisément que le concile Vatican II ait proclamé très clairement la vocation divine du laïc. »

*Extrait d'une entrevue publiée dans le Figaro, le 16 mai 1966, recueillie dans Entretiens avec Mgr Escriva, n. 72. Éditions Le Laurier, 2002.*

### 3. Que dit l'Opus Dei sur les femmes et leur rôle dans l'Église et la société ?

**Xavier Echevarria**, évêque-prélat de l'Opus Dei :

« Je rends souvent grâce à Dieu quand je vois que les femmes de l'Opus Dei travaillent dans tous les secteurs de la société. Elles gèrent des coopératives et des hôpitaux, travaillent dans les champs et les usines, sont titulaires de chaires universitaires et enseignent à l'école ; elles sont juges, politiciennes, journalistes, artistes..., d'autre se dévouent exclusivement et avec autant de passion et de professionnalisme au travail du foyer. Chacune suit son propre chemin, consciente de sa dignité, fière d'être une femme, et gagne le respect de tous, jour après jour ».

*Extrait d'un entretien publié dans El Mercurio (Chili), 21 janvier 1996.*

**Professeur Élisabeth Fox-Genovese :**

« L'Opus Dei détient un record enviable en matière d'éducation des pauvres et l'encouragement des femmes, qu'elles soient célibataires ou mariées, à accomplir les occupations qu'elles ont choisies. Finalement, l'Opus Dei existe pour apporter à tout travail – du plus humble au plus prestigieux – dont notre monde dépend, dignité et respect, sainteté et sens ».

*Extrait d'une communication du 3 janvier 2004.*

**Maria Valdeavellano**, secrétaire régionale de la Prélature aux États-Unis :

« Les femmes jouent un rôle dans le gouvernement de l'Opus Dei à chaque niveau – local, national et international — y compris pour l'élection du Prélat ».

*Extrait d'une déclaration du 14 janvier 2004.*

**Saint Josémaria Escriva**, fondateur de l'Opus Dei :

« Bien entendu, je ne vois pas la raison qu'il y a, quand on parle du laïcat — de sa tâche apostolique, de ses droits et devoirs, etc. —, de faire une distinction ou discrimination à l'endroit de la femme. Tous les baptisés — hommes et femmes — participent également à la dignité commune, à la liberté et à la responsabilité des enfants de Dieu... Si l'on excepte la capacité juridique de recevoir les ordres sacrés — distinction qui doit être maintenue, à mon avis, pour de multiples raisons, également de droit divin positif —, j'estime qu'on doit reconnaître pleinement à la femme dans l'Église — dans sa législation, dans sa vie interne et dans son action apostolique — les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'aux hommes »

*Entretiens avec Mgr Escriva, n. 14, Éditions Le Laurier, 2002.*

**Saint Josémaria Escriva :**

« La présence de la femme dans l'ensemble de la vie sociale est un phénomène logique et tout à fait positif et qui fait partie de cet autre phénomène, plus ample, auquel je me réfère antérieurement. Une société moderne, démocratique, doit reconnaître à la femme le droit de prendre part activement à la vie politique et doit créer les conditions favorables pour que toutes celles qui le souhaitent puissent exercer ce droit. »

*Entretiens avec Mgr Escriva, n. 90, Éditions Le Laurier, 2002.*

#### 4. L'Opus Dei est-il préoccupé par la richesse et le pouvoir ?

La seule chose qui préoccupe l'Opus Dei est d'aider les gens à faire grandir leur foi et à la vivre en harmonie avec leurs activités ordinaires. Ceci n'a rien avoir avec une quête de pouvoir ni une quelconque action politique.

L'Opus Dei et ses membres ont également une grande préoccupation pour les pauvres, ce qui est conforme à la doctrine chrétienne.

**Brian Kolodijchuk**, M.C., postulateur de la cause de canonisation de Mère Teresa :

« Les pauvres, les malades, les abandonnés sont des armes dont (saint Josémaria Escriva) se servait pour gagner la bataille de l'Opus Dei. Dans les deux cas — celui du fondateur de l'Opus Dei et celui de Mère Teresa —, leur engagement fondamental se trouvait dans la foi qui leur faisait voir le Christ dans chaque personne. »

*Extrait d'une déclaration du 27 février 2002.*

**Cardinal Luciani** (un mois avant d'être élu pape sous le nom de Jean Paul Ier) :

« Les journaux s'occupent souvent de l'Opus Dei, mais avec de nombreuses imprécisions (...). L'extension, le nombre et la qualité des membres de l'Opus Dei ont fait penser à je ne sais quelles ambitions de pouvoir ou je ne sais quelle obéissance aveugle et grégaire. La vérité est autre : il n'y a que le désir de faire des saints, mais dans la joie, avec un esprit de service et une grande liberté. »

*Il Gazzettino (Venise), 25 juillet 1978.*

**Cardinal John O'Connor**, ancien archevêque de New York, aujourd'hui décédé :

« Je crois qu'il est important de chasser l'idée, une idée dont vous avez l'habitude et qui frôle la calomnie, que l'Opus Dei privilégie seulement les riches et les intellectuels... J'aimerais que le mythe de l'Opus Dei soit définitivement chassé. Je veux que vous sachiez tous que l'archevêché de New York considère votre présence parmi nous comme une privilège. »

*Extrait d'une homélie prononcée dans la cathédrale Saint Patrick, 26 juin 1998.*

**Saint Josémaria Escriva**

« L'Opus Dei ne contrôle et ne prétend contrôler aucune activité temporelle : il veut simplement diffuser le message évangélique, suivant lequel Dieu demande à tous les hommes qui vivent dans le monde de L'aimer et de Le servir en se fondant précisément sur leurs activités terrestres. En conséquence, les membres de Œuvre, qui sont des chrétiens ordinaires, travaillent là où il leur semble bon et de la façon qui leur paraît la meilleure ; Œuvre ne s'occupe que de les aider spirituellement afin qu'ils agissent toujours selon la conscience chrétienne. »

*Extrait d'une interview publiée dans l'hebdomadaire italienne L'Osservatore della Domenica, 26 mai 1968, repris dans Entretiens avec Mgr Escriva, n. 64, Éditions Le Laurier, 2002.*

#### 5. L'Opus Dei est-il une secte de l'Église ?

Prétendre cela serait un non sens, car l'Opus Dei a toujours fait partie de l'Église catholique.

L'Opus Dei a reçu sa première approbation officielle de l'évêque de Madrid en 1941, et a été reconnu par le Saint-Siège en 1947. En 1982, Jean Paul II l'a érigé en prélatrice personnelle, une des structures de l'organisation de l'Église (les diocèses et ordinariats en sont d'autres exemples).

De plus, une des caractéristiques de l'Opus Dei est sa fidélité au pape et aux enseignements de l'Église. Toutes les convictions, pratiques et manières de faire de l'Opus Dei sont celles de l'Église. L'Opus Dei entretient également d'excellents rapports avec toutes les institutions de l'Église, et considère comme une richesse la grande variété des expressions de la foi.

**Cardinal Christopher Schönborn, O.P.**, archevêque de Vienne, rédacteur du Catéchisme de l'Église Catholique :

« Personne n'a besoin d'avoir fait des études de théologie pour reconnaître la contradiction dans l'expression « secte dans l'Église ». L'existence présumée de sectes est un reproche indirect au pape et aux évêques, qui ont la charge de veiller à ce que les différentes composantes ecclésiastiques soient en accord avec la foi de l'Église, tant dans ce qu'elles disent que dans ce qu'elles font. D'un point de vue théologique et ecclésiastique, un groupe est considéré comme une secte lorsqu'il n'est pas reconnu par l'autorité légitime de l'Église. Il est donc faux de qualifier de sectes des communautés reconnues par l'Église. »

*L'Osservatore Romano, 13-20 août 1997.*

## **Jean Paul II**

« Depuis ses débuts, cette institution s'est en effet efforcée non seulement d'éclairer mais de porter à sa réalisation la mission des laïcs dans l'Église et dans la société des hommes. »

*Bulle Ut Sit, Novembre 1982, in La Documentation catholique, n° 1863, 4 décembre 1983.*

## **6. Quelle est la position de l'Opus Dei sur la mortification ?**

Le fondement de l'enseignement de l'Église sur la mortification — auquel adhère totalement l'Opus Dei — est le fait que Jésus Christ, par amour pour l'humanité, a librement accepté de souffrir et mourir (la « passion ») pour la Rédemption et le salut du monde. Les chrétiens sont appelés à imiter le grand amour de Jésus et, entre autres choses, à le rejoindre dans ses souffrances rédemptrices. Ils sont ainsi appelés à « mourir à eux mêmes ». L'Église prescrit certaines mortifications — jeûne et abstinence de viande — pendant le Carême.

Dans l'histoire de l'Église, certaines personnes se sont senties appelées à de plus grands sacrifices tel le jeûne fréquent, l'utilisation d'une haire, d'un cilice ou encore d'une discipline. Les vies de nombreux grands saints, présentés comme modèles de sainteté, l'attestent : Saint François d'Assise, Sainte Thérèse d'Avila, Saint Ignace de Loyola, Saint Thomas More, Saint François de Sales, Saint Jean Vianney et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Dans l'Opus Dei, on insiste davantage sur les sacrifices quotidiens — sourire, bien faire son travail.

## **New Catholic Encyclopedia (2003):**

« Mortification. Maîtrise délibérée des pulsions naturelles de l'homme visant à soumettre progressivement ces pulsions à la raison éclairée par la Foi et les transformer en sujets de sanctification. Jésus Christ demandait ce renoncement si quelqu'un voulait marcher à sa suite (Luc 9,29).

La mortification, ce que saint Paul appelle crucifixion de la chair avec ses vices et concupiscence (Gal 5, 24), est devenu le signe distinctif de ceux qui appartiennent au Christ.

Tous les théologiens sont d'accord sur le fait que la mortification est nécessaire pour le salut de l'homme. Fortement enclin au mal à cause de la triple concupiscence du monde, de la chair et du démon, il doit apprendre à y résister pour ne pas être conduit au péché grave. Si l'on veut sauver son âme, on doit au moins fuir toutes les occasions immédiates de péché mortel. La fuite elle-même comporte une certaine mortification. En plus de ces mortifications qu'exige la condition de l'homme, l'Église, reprenant l'insistance des Évangiles, en impose d'autres aux fidèles (préceptes du jeûne et de l'abstinence). À ceux qui sont dispensés de cette règle, pour une raison ou un autre, l'on demande de faire une autre mortification.

Ceux qui cherchent à progresser dans la perfection chrétienne doivent se mortifier plus que les croyants ordinaires. Le Christ a fait de la Croix le prix à payer pour le suivre de près (Lc 14,33).

Depuis les débuts de l'ère chrétienne, nombreux sont ceux qui ont embrassé une vie de mortification en imitation du Seigneur. Ceux qui atteignent une grande sainteté sont constamment poussés à lui ressembler dans ses souffrances. Mais, parce que les grandes mortifications représentent un certain risque, il est conseillé de soumettre toutes les pénitences à l'approbation d'un directeur spirituel sage ».

#### **La Bible :**

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive ».

*(Jésus, Luc 9,23)*

« Maintenant, je me réjouis de souffrir pour vous. Je complète dans ma chair ce qui manquait aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Église ».

*(saint Paul aux Colossiens, 1,24)*

#### **Catéchisme de l'Église Catholique (1997) :**

« En nous unissant à son sacrifice nous pouvons faire de notre vie un sacrifice à Dieu » (n. 2100).

« Le chemin de la perfection passe par la Croix. Il n'y a pas de sainteté sans renoncement et sans combat spirituel. Le progrès spirituel implique l'ascèse et la mortification qui conduisent graduellement à vivre dans la paix et la joie des Béatitudes ». (n. 2015)

#### **Jean Paul II**

« Lorsque l'on embrasse la croix, elle devient un signe d'amour et de don de soi total. La porter derrière le Christ signifie être uni à lui en offrant la plus grande preuve d'amour. »

*Message pour la Journée mondiale de la jeunesse, 14 février 2001*

#### **Paul VI :**

« La vraie pénitence ne peut être séparée de l'ascétisme physique. La nécessité de mortifier la chair est manifeste si nous considérons la fragilité de notre nature dans laquelle, depuis le péché d'Adam, la chair et l'esprit ont des désirs opposés. Cet exercice de mortification corporelle – très éloigné de toute forme de stoïcisme – n'implique pas une condamnation de la chair que le Fils de Dieu a daigné nous donner. Au contraire, la mortification vise à la libération de l'homme ».

*Constitution Apostolique Paenitemini, 17 février 1966.*

### **Bienheureux Jean XXIII :**

« Aucun chrétien ne peut croître en perfection, ni le christianisme gagner en vigueur, s'il ne s'appuie sur la pénitence. C'est pourquoi dans notre constitution apostolique proclamant officiellement le second concile du Vatican, et poussant les fidèles à faire une préparation spirituelle digne pour ce grand événement par la prière et d'autres actes de vertu chrétienne, nous avons inclus l'avertissement de ne pas mépriser la pratique volontaire de la mortification »

*Encyclique Paenitentiam agere sur la Pratique de la pénitence intérieure et extérieure, 1er juillet 1962.*

### **Jordan Aumann O.P. :**

« Une des plus grandes merveilles de l'économie de la grâce divine est la solidarité intime entre les peuples à travers le Corps Mystique du Christ. Dieu accepte la souffrance d'une âme en grâce qui s'offre pour le salut d'une autre âme ou pour les pécheurs en général. Il est impossible de mesurer la puissance rédemptrice de la souffrance offerte à la justice divine avec une Foi vivante et un ardent amour à travers les blessures du Christ. Quand tout vient à manquer, il y a encore le recours à la souffrance pour obtenir le salut du pécheur. Le Curé d'Ars (Saint Jean-Marie Vianney) disait à un prêtre qui se lamentait de la tiédeur de ses paroissiens et de la stérilité de son zèle : « Avez-vous prêché ? Avez-vous prié ? Avez-vous jeûné ? Avez-vous utilisé la discipline ? Avez-vous dormi sur des planches ? Tant que vous avez pas fait cela, vous n'avez pas le droit de vous plaindre ».

*Spiritual Theology, Londres, Sheed et Ward. 1993 p. 172.*

## **7. Qu'est-ce que l'Opus Dei ?**

**Monseigneur Jean-Pierre Ricard**, archevêque de Bordeaux, président de la Conférence des évêques de France

« Le bienheureux Josémaria a exprimé avec une avance de quarante ans ce qui sera au cœur de la réflexion conciliaire de Vatican II : l'appel universel à la sainteté [...]. Il s'oppose à tous ceux qui, dans l'Église, ont tellement voulu exalter le ministère presbytéral ou la vocation religieuse, qu'ils ont donné l'impression de dévaloriser la situation des laïcs et finalement de ne réserver la recherche de la sainteté qu'aux prêtres et aux religieux. [...] Le bienheureux lutte pied à pied contre cette tentation de fuir le monde, de le dévaloriser et de se réfugier dans l'univers du pur spirituel. Il refuse également la schizophrénie spirituelle où l'homme serait lui-même comme divisé en deux. »

*(Homélie, 27 juin 1994)*

### **Monseigneur François Saint-Macary**, archevêque de Rennes

« Rendons grâce à Dieu pour l'humilité du serviteur de Dieu Josémaria Escriva et pour son intuition, son charisme dont nous sommes tous bénéficiaires, mais plus spécialement ceux qui pro-

longent son Œuvre. L'Œuvre de Dieu, quel mot immense ! »  
(24 juin 1992).

**Monseigneur Jean Bonfils**, évêque de Nice

« Tout ce qui existe, la terre, les fruits de la terre, dépend de celui que Dieu a voulu choisir comme co-créateur, l'homme et la femme. À partir du moment où l'homme devient vivant, Dieu plante un jardin. Le monde commence à vivre ; il y a quelqu'un pour le transformer. C'est un aspect du laïc qui s'efforce de tendre à la sainteté dans le monde et à partir du monde. [...] C'est un des aspects de la vocation à l'Opus Dei et de ceux et celles qui trouvent dans la pédagogie de l'Opus Dei de quoi vivre dans le monde et tendre vers la sainteté là où ils sont et à partir de leur travail »

(Homélie, 25 juin 1999).

**Monseigneur Michel Pollien**, évêque auxiliaire de Paris

« La vie et les intuitions du bienheureux Josémaria sont des grâces de Dieu pour notre temps. Il vous appartient d'y être fidèles, et de contribuer, avec d'autres disciples de notre époque, à constituer en ce monde des lieux de réponse à l'appel du Seigneur, de vérité, de partage, de fraternité et de paix »

(Homélie, 25 juin 1999).

**Monseigneur André Vingt-Trois**, archevêque de Tours

« Le bienheureux Josémaria Escriva, en donnant pour notre temps une forme et une structure à ce chemin de conversion, a permis à beaucoup de personnes de vivre la même expérience de la prise de conscience de la profondeur à laquelle la foi atteint le cœur de l'homme »

(Homélie, 27 juin 2000).

**Cardinal Godfried Danneels**, archevêque de Malines-Bruxelles

« L'Opus Dei contribue à édifier la demeure de Dieu parmi les hommes. [...] Toute l'Œuvre de Mgr Escriva n'est rien d'autre : après la naissance du Christ à Bethléem, après sa Croix et sa Résurrection, faire passer son Esprit dans toute la création, le monde entier, l'homme, la profession, la science, la technique, l'âme et le corps. »

(Homélie, 8 décembre 1990).

**Cardinal Carlo Maria Martini**, archevêque de Milan

« [Josémaria Escriva] exprime pour lui-même et pour les autres une sainteté sincère, authentique, sans fioritures, capable d'abnégation et d'oubli de soi. Il ne veut pas de distinctions ou de privilèges, sinon celui de servir. C'est un idéal simple mais ardu, surtout lorsqu'on veut le réaliser au milieu des préoccupations quotidiennes, en se servant sans façon des moyens et des choses de ce monde à des fins apostoliques. »

*Avvenire*, Milan, 23 juin 1985.